

L'AMITIÉ D'UNE JEUNE FILLE,

MÉLODRAME EN TROIS ACTES;

ET EN CINQ TABLEAUX,

Par MM. Valory et Saint-Gervais,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉÂTRE DES FOLIES-DRAMATIQUES, LE 19 DÉCEMBRE 1833.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PERSONNAGES.

ACTEURS.

Dans le Prologue.

Le Comte de CLAINVILLE.
CÉCILE, sa fille.
HORTENSE, orpheline.
L'ABBESSE.
LA SOUS-MAÎTRESSE.

M. DARGNY.
M^{me} TRÉGORINE.
CAMILLE VARD.
BOUDBEAU.
ALPHONSE.

DÉSIRÉE, pensionnaire.
LAURE, id.
MADELON, fille de service.
PERSONNAIERS.

DEMOULIN.
MELARIN.
LÉONTINE.

Dans la Pièce.

LENOIR, officier municipal. MM.
LAMBERT, vieux soldat, inten-
dant du comte de Clainville.
CHARLES, son fils; lieutenant.
MARIAC, guichetier.
ROMULUS, épicière, greffier.
JEAN-LOUIS, garçon d'auberge.
UN BRIGADIER de gendarmerie.
UN CONDUCTEUR de diligence.
UN GREFNIER du trib. révolut.
UN DOMESTIQUE.
UN PAYSAN.

RUYS.
CAM. GÉLOT.
ISIDORE.
ARNALD.
RENAUD.
PALAÏBAU.
CHARLES.
ALPHONSE.
ALPHONSE.
ADRIEN.
ROUSSEAU.

TROIS VOYAGEURS.

CÉCILE CLAINVILLE.
HORTENSE.
MARGUERITE, fermière.
ROSALIE, sa nièce.
JEANNETTE, id.
MADELON.
Peuple, Bouquetiers, Gendarmes, un Officier municipal.

SAINT-PAUL.
VICTOR.
ALEXIS.
M^{me} TRÉGORINE.
CAMILLE VARD.
DUNAL.
PAULINE.
ADOLPHE.
LÉONTINE.

LE COUVENT DE BOUXIÈRES.

PROLOGUE.*

Le Théâtre représente un jardin. Un bosquet, côté cour; deux chaises de jardin, des fleurs, et quelques statues. Une croix au premier plan côté jardin.

SCÈNE 1^{re}.

DÉSIRÉE, LAURE, JEUNES PENSIONNAIRES.
DÉSIRÉE. Oh! la grande curieuse; tou-
jours aux écoutes.
LAURE. Écouter, c'est la meilleure ma-
nière pour entendre.

DÉSIRÉE. Je te défends de nous suivre,
comme c'est ton habitude.
LAURE. Oh! mon Dieu; ce n'était pas
du tout, du tout pour savoir vos secrets;
je venais prier une de ces demoiselles de
me montrer à nuancer la tapisserie.
DÉSIRÉE. Nous avons bien le temps; tu

Les Directeurs pourrout facilement supprimer le prologue.



ferais bien mieux d'aller finir ton penum, c'est plus pressé.

LAURE. Il y a long-temps qu'il est fait, et que mon devoir est terminé... Désirée, donne-moi une leçon sur mon canevas.

DÉSIRÉE. Laisse-moi tranquille... Est-elle impatientante.

LAURE. Ah! si la bonne Hortense était là, elle ne me refuserait pas, elle.

TOUTES. Oh! la bonne Hortense!

DÉSIRÉE. Dis donc la sottise... la sauvage, et qui a été admise dans cette maison par la plus grande injustice, car elle n'est pas noble; on ne sait ni qui elle est, ni d'où elle sort, on ne lui connaît point de parents. Jamais personne ne vient la voir; elle ne reçoit aucuns cadeaux à sa fête ou aux étrennes; c'est, dit-on, l'abbesse défunte, l'ancienne directrice de cette maison qui l'avait recueillie, et l'a recommandée à la charité de la maison.

LAURE. Ça n'empêche pas qu'Hortense soit complaisante. (A part.) Toutes les fois que je ne peux pas faire mon devoir, c'est elle qui s'en charge.

DÉSIRÉE. Complaisante! elle veut se populariser...

SCÈNE II.

LES MÈRES, MADELON.

MADÉLON, arrivant avec un panier de pain et des confitures. Au goûter, Mesdemoiselles, au goûter!

TOUTES, entourant Madelon. A moi! à moi! à moi!

MADÉLON. En rang, Mesdemoiselles... c'est l'ordre de madame la supérieure, et qu'elle dit, dit-elle toujours, Madelon, faut mettre au jeûne les plus gourmandes... Où est-elle, la plus gourmande?... Ah! personne ne dit plus mot... (Elle distribue le pain.) C'est absolument comme quand j'étais fille de service chez les capucins.

DÉSIRÉE. Comment, Madelon, tu as été en service chez les capucins?

MADÉLON. De Baugency, encore!

DÉSIRÉE. Et tu ne nous avais jamais parlé de cela?

MADÉLON. C'est qu'il n'est pas utile de tout conter à des jeunes filles... J'étais à la panneterie, pour le pain, parce que j'avais fait mon apprentissage dans le pétrin des pères chartreux de Vendôme.

DÉSIRÉE. Tu as été ans si chez les Chartreux?

MADÉLON. En sortant des Récollets, ouisque j'étais fille de basse-cour; et puis, toute petite, je suis été chez les Carmes déchaussés pour raccommoder leurs bas... on est chrétienne, son salut avant tout...

Mais vous me faites jaser là, vous autres, et mon ouvrage...

DÉSIRÉE. Combien y a-t-il donc que tu es dans cette communauté?

MADÉLON. Moi! il y aura un an cet été, à la Saint-Jean d'hiver.

TOUTES, riant. Ah! ah! ah!

MADÉLON. Elles me font tromper... j'veux dire, il y aura un an c't'hiver, à la Saint-Jean d'été.

TOUTES, riant. Ah! ah! ah!

MADÉLON. Riez, si vous voulez, mais c'est comme cela... je suis entrée ici, pardine, le même jour que mourut (En souriant.) la protectrice de mademoiselle Hortense.

TOUTES, se rapprochant. Ah!..

MADÉLON. Et nous n'en sommes pas meilleures amies pour cela, moi et la protégée... ça tient peut-être à ma fierté; mais dame, que voulez-vous? moi j'n'aime que la noblesse, j'hais les prolétaires.

DÉSIRÉE. Elle a de la dignité dans le cœur, Madelon.

MADÉLON. Un peu, qu'on en a... c'est ce que me disait toujours le supérieur des Capucins... un superbe homme! Dieu, le beau capucin... Je suis très-fierte, je l'avoue. Tenez, quand il me faut faire quelque chose ici pour mademoiselle Hortense, ça m'avale... je m'dis: faut-il qu'une fille comme moi, qu'a raccommo'dé les bas aux Carmes déchaussés, serve une fille de rien... Je ne suis pas, moi, comme votre camarade, mademoiselle Cécile.

DÉSIRÉE. Il est vrai que Cécile est incroyable... Comment s'imaginer que la fille de monsieur de Clairville, un général noble, fasse sa société intime de cette fille sans naissance!

MADÉLON. Oh! mais c'est que c'est les deux inséparables! c'est absolument comme Oreste et Pirade... elle sait pourtant bien tout ce qui s'en retourne.

DÉSIRÉE. Tu crois?

MADÉLON. Tiens, si je crois!.. je n'ai pas été sans lancer de temps en temps quelques mots... par exemple, que mademoiselle Hortense n'avait j'ama'is évn d'autre père que sa tante la chanoinesse de Remiremont, qui y a servi de mère... qu'c'est elle qui l'a placée dans ce couvent de depuis son enfance, d'ousqu'on voulait la renvoyer à la mort de la chanoinesse... C'te pauvre chanoinesse, en a-t-on dit sur son compte aux Capucins!.. y en a-t-il évn des canons, des calembourgs... Mais chut... v'là les deux inséparables!.. Tenez, regardez, si ce n'est pas comme feu Saint-Roch et...

SCENE III.

Les Mêmes, CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE. Madelon, donne-moi mon goûter.

MADELON. Le voilà.

CÉCILE, regardant la corbeille. Et celui d'Hortense?

MADELON. Ah! mon-Dieu, étonné que je suis... je l'ai encore oublié aujourd'hui.

HORTENSE, souriant. La faute n'est pas bien grande, tu la répareras demain.

MADELON, d part. Faut-il être tuteur par une prolétaire.

CÉCILE. Tiens, Hortense, partageons ensemble.

Elle partage son goûter avec Hortense; les jeunes filles se présentent autour de Cécile, et laissent Hortense à l'écart.

DÉSIRÉE. Cécile, as-tu reçu des nouvelles de ton père? Que dit-on à la cour? Quelles sont les parures à la mode?

CÉCILE. Il y a quelques jours que je n'ai reçu de lettres, et mon père, vieux militaire, ne me donne pas souvent le bulletin des victoires remportées par les nouvelles modes sur les anciennes, qu'elles font battre en retraite...

HORTENSE. Mesdemoiselles, on assure que les tablettes pigeon-de-la-reine sont en vogue, et que la coiffure Antoinette est relevée encore de deux pouces.

MADELON. Vous verrez que les femmes finiront par s'accrocher en passant sous la porte Saint-Denis.

DÉSIRÉE, d'un air dédaigneux. Qui vous a dit cela?

Elles se regardent toutes d'un air d'intelligence. Je l'ai lu dans le Mercure de France, que monsieur l'aumonier a oublié dans la classe.

DÉSIRÉE. Vous aurez confondu... ces modes seraient ridicules...

HORTENSE. Il est vrai que je m'y connais fort peu.

DÉSIRÉE. J'allais vous le dire.

MADELON, d part. Bien répondu.

Elle sort.

SCENE IV.

Les Mêmes, excepté MADELON.

DÉSIRÉE. Mesdemoiselles, venez-vous jouer dans l'allée des maronniers, je vous montrerai aussi un album que mon oncle, monsieur de Noirville, m'a envoyé; un album bien curieux et bien instructif; c'est la collection des armes et armoiries des familles nobles de France... Que toutes celles qui veulent voir leurs armes me suivent... Vous restez, Hortense?

Toutes les pensionnaires suivent Désirée, à l'ex-

ception de Cécile et d'Hortense; Laure s'est approchée d'Hortense qui lui dit :

HORTENSE, bar. J'ai corrigé ton devoir, mais ne le dis pas...

Laure saute de joie, et sort.

SCENE V.

CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, les regardant sortir. Folles qu'elles sont!.. peut-on ainsi s'enorgueillir des avantages dès au hasard de la naissance... Hortense, mon cœur ne me trompa pas; quand il me dit, la première fois que je te vis, que ce n'était pas parmi ces jeunes filles vaines et moqueuses que je trouverais l'amie que je cherchais.

HORTENSE. Quelle douce sensation tu fis éprouver à mon âme, le jour où tu laissas tes orgueilleuses compagnes pour te rapprocher de moi. Alors, je fuyais les pensionnaires de cette communauté, parce que leurs manières dédaigneuses m'intimidaient ou blessaient ma fierté; je ne me sentais soutenue ni considérée par personne; sans parents, sans amis, j'étais isolée parmi ce peuple d'enfants, qui tous parlaient de leur famille et de leur fortune. Je n'avais pas connu d'autre demeure que ce couvent, où je vivais depuis ma tendre enfance, le mystère avait présidé à ma naissance, le malheur menaçait toute ma vie; mais je te vis, Cécile, la physiologie pleine de franchise, de douceur et de vivacité me plut au premier abord, et la jeune fille qu'on nommait la sauvage, s'apprivoisa aussitôt qu'elle trouva un cœur qui put comprendre le sien.

CÉCILE. Sans toi, je serais morte d'ennui dans cette maison.

HORTENSE. Sans les secours et les consolations de ton amitié compatissante, la pauvre orpheline aurait versé bien des larmes sur sa naissance et sur sa vie à venir...

CÉCILE. Mais elle oubliera tout ce qui a pu, jusqu'à ce jour, faire contraster son existence avec la douceur de la mienne... Il faut que nos jours coulent égaux en félicité... il faut que les mêmes rêves de bonheur nous bercent, et que les mêmes réalités s'accomplissent pour nous deux... Je le veux.

HORTENSE. Si les circonstances obéissaient à ton cœur, Hortense n'aurait rien à envier du sort.

CÉCILE. Mais il faut leur commander aux circonstances, il faut être plus fortes qu'elles. Tiens, voilà nos plans: l'existence la plus brillante, ou du moins la plus heureuse, m'attend à ma sortie de

pension ; mon père , qui a déjà appris à te connaître dans mes lettres , me laisse maîtresse absolue de mes desirs , eh bien ! je disposerai de la moitié de ses bienfaits en ta faveur... Jamais nous ne nous séparons.

HORTENSE. Et la distance du rang , ma bonne Cécile , ne viendra-t-elle pas à chaque moment mettre un obstacle à tes projets... une jeune fille sans nom... d'une naissance peut-être coupable , paraître à la cour !

CÉCILE. Eh bien ! nous n'irons pas à la cour... aussi bien , avant peu , mon père n'y paraîtra-t-il peut être plus.

HORTENSE. Que dis-tu ?.. une disgrâce menacerait-elle le plus généreux des hommes , et le plus brave des défenseurs de la patrie ?

CÉCILE. Ne t'affecte pas plus que mon père ne s'est ému de la baisse de son crédit. Le comte de Clairville a la franchise d'un vieux militaire , et l'élévation d'esprit d'un homme instruit des besoins de son pays. Chaque jour , il lui arrivait de porter au pied du trône les cris de mécontentement du peuple , il s'était fait l'avocat des classes souffrantes , il pensait que c'était une manière de faire sa cour que d'offrir au monarque l'occasion de récompenser la vertu ou de réparer l'injustice.

HORTENSE. Sa franchise aura déplu à ceux qui ont intérêt à ce que la vérité ne franchisse pas les portes du palais.

CÉCILE. Précisément ; et mon père s'est retiré dans ses terres , attendant philosophiquement l'occasion de parler encore en faveur du peuple à qui l'on doit bien au moins quelques droits en échange de la soumission que les grands lui demandent , et de l'argent qu'on est toujours prêt à lui faire verser... Vois-tu , Hortense , nous deviendrons campagnards , nous habiterons avec les paysans qui entourent notre demeure... nous entendrons les chansons de joie du peuple , elles sont plus franches et plus gaies que les formules d'amitié de la cour. Dans un an , nous réaliserons ce plan d'association... en attendant , je vais profiter de quelques instans que durera encore la récréation , pour terminer la lettre que j'ai commencée hier pour mon père... il y a douze jours qu'il m'a écrit... oh ! que les militaires sont paresseux !

HORTENSE. Et moi , je vais terminer quelques lignes que j'ai encore à écrire.

CÉCILE. Je devine... tu t'es probablement chargée du devoir d'une paresseuse...

c'est ton habitude... tu es vraiment l'éditeur responsable de toutes les positions du couvent.

HORTENSE. Cette pauvre Laure !.. c'est lui faire tant de plaisir , et cela m'est si facile !

CÉCILE lui prend la main. Bonne Hortense , qui ne t'aimerait pas !

Elles sortent.

SCÈNE VI.

L'ABBESSE , LA SOUS-MAÎTRESSE.

L'ABBESSE , entrant , une lettre à la main. Oui , ma chère amie , les nouvelles les plus inquiétantes me parviennent de la capitale. Une personne bien instruite me montre l'horizon politique menaçant la France d'une prochaine tempête. L'inquiétude la plus grande règne à la cour , et la fermentation dans le peuple augmente à chaque instant. On parle de concessions faites par la cour aux idées nouvelles... un grand nombre de couvents a déjà été fermé... notre communauté est menacée du même sort ; la protection de mon oncle pourra peut-être retarder de quelque temps l'exécution de cette mesure , mais tôt ou tard il faudra obéir...

LA SOUS-MAÎTRESSE. Espérons , madame , que les événemens ne prendront pas cette direction funeste.

L'ABBESSE. Que le Ciel veille sur nous et sur le troupeau confié à mes soins ! mais , jusqu'au moment où les nouvelles se confirmeront... faites en sorte , Eugénie , de ne laisser rien transpirer de ces fâcheuses prévisions... que le travail et la règle de la maison ne soient aucunement interrompus.

LA SOUS-MAÎTRESSE. Vos volontés seront accomplies.

SCÈNE VII.

LES MÊMES , CÉCILE , DÉSIRÉE , LAURE , MADELON , PENSIONNAIRES.

MADELON. C'est une horreur !.. une abomination !..

L'ABBESSE. Eh bien ! qu'as-tu donc , Madelon ?

MADELON. Vous allez le savoir , ma mère , toutes ces demoiselles viennent se plaindre à vous... Comment ! on vole dans cette maison...

L'ABBESSE. Un vol !..

Toutes les jeunes filles entourent l'Abbesse.

TOUTES. Oui , ma mère.

MADELON. Parlez , parlez , mademoiselle Désirée.

DÉSIRÉE , en pleurant. Vous savez , ma mère , que la princesse de Vaudemont , ma

tante, m'a envoyé pour ma sête un joli porte-crayon en or avec les anneaux en pierrieres; après l'avoir montré ce matin même encore avant la récréation, à toutes mes compagnes, je l'ai renfermé dans mon pupitre; et après la récréation, en rentrant dans la classe, j'ai trouvé le pupitre ouvert, et le porte-crayon avait disparu.

L'ABBESSE. Êtes-vous bien certaine, Désirée, d'avoir remis ce porte-crayon dans votre pupitre?

DÉSIRÉE. Oui, ma mère.

MADÉLON. C'est une infamie!.. j'aurais vu pareille chose chez les Capucins.

L'ABBESSE. Madelon, allez à votre ouvrage.

MADÉLON. J'y vais, ma mère... je me tais... mais si vous m'interrogiez, je pourrais dire...

L'ABBESSE. Avez-vous quelque révélation à faire sur cet événement?

MADÉLON. Des ravalements... non, ma mère.

L'ABBESSE. Je t'ordonne de parler.

MADÉLON. J'ai vu, au moment de la récréation, mademoiselle Hortense dans la salle d'étude...

CÉCILE. Eh bien?... n'y étais-je pas aussi, moi?

MADÉLON. Mademoiselle Cécile y était aussi; mais mademoiselle Hortense était près du pupitre de mademoiselle Désirée.

DÉSIRÉE. C'est vrai, j'ai remarqué qu'Hortense avait regardé hier à plusieurs reprises mon porte-crayon, et deux fois il a fallu le lui demander pour qu'elle me le rendît.

CÉCILE. Mais, quelle conséquence voulez-vous donc tirer de là?... prétendez-vous laisser peser des soupçons sur Hortense?

MADÉLON. Moi, par exemple!.. pas du tout... si dono!

L'ABBESSE. Cécile, laissez-moi le soin de conduire cette affaire au jour. (*A Désirée.*) Ainsi, vous pourriez penser, Désirée, qu'Hortense serait coupable?

DÉSIRÉE. Mais pourquoi n'est-elle pas avec nous?... elle seule manque ici... et d'ailleurs, ma mère, Hortense, peu habituée aux présens que chacune de nous reçoit, se sera peut-être laissée tenter par la richesse de l'objet.

CÉCILE. Oh! ma mère, ne les écoutez pas; leur jalousie contre Hortense les égare...

DÉSIRÉE. Nous, jalouses d'elle!..

MADÉLON. Oh! ma mère, j'ai déjà dit aussi que lorsqu'on s'est aperçu du vol, j'ai rappelé une histoire pareille qu'est

arrivée aux Chartreux, et j'ai dit : Mesdemoiselles, que personne ne mette la main à son pupitre; ça fait qu'en faisant une perquisition on découvrirait le voleur. Alors mademoiselle Hortense a paru comme embarrassée; j' l'ai vue, avant de sortir de la classe, faire mine de vouloir glisser la main dans son pupitre, comme pour en soustraire quelque chose. Là-dessus j'ai fermé la classe à double tour, et on pourra faire une visite quand on voudra.

LAURE, *d Madelon.* Ce n'était pas le porte-crayon qu'elle voulait prendre... c'était autre chose; je le sais bien, moi...

MADÉLON. Taisez-vous, on ne vous demande pas votre avis... J'ai dit tout... j'ai ma conscience pour moi... Et voilà...

L'ABBESSE parle bas à la Sous-Maîtresse.
LA SOUS-MAÎTRESSE. Madelon, viens m'ouvrir les portes de la classe.

Elle sort avec Madelon.

L'ABBESSE. Mais où donc est Hortense?

SCENE VIII.

LES MÊMES, HORTENSE.

CÉCILE, *avec véhémence.* La voici!.. (*Elle court à Hortense et l'entraîne par la main auprès de l'Abbesse.*) N'est-ce pas, Hortense, que tu n'es pas coupable?... Oh! dis-leur, car je lis dans leurs physiognomies qu'elles ne veulent pas me croire.

HORTENSE. Dieu! est-ce que je serais soupçonnée?

CÉCILE. Elles seules t'accusent; mais mon cœur est garant du tien... Oh! ne pleure pas; je te défendrai contre leur méchanceté. (*A l'Abbesse.*) Ne la condamnez pas sans m'entendre encore : il n'y a aucune preuve contre elle, et on use l'accuser, elle, la plus sage, la plus digne d'estime, la meilleure de nous toutes...

L'ABBESSE. Calmez-vous, mes enfans; je serai juste envers toutes. Les recherches que l'on fait dans ce moment m'éclaireront, et, quelle que soit la coupable, sa faute, pour l'honneur de la pension, restera ignorée; mais je déclare que je ne crois pas cette jeune fille capable de ce dont on l'accuse... Les notes que je reçois sur sa conduite sont trop favorables pour qu'on la puisse soupçonner d'une telle bassesse, quoiqu'elle ait pourtant fourni des armes contre elle, en laissant penser qu'elle avait l'intention de retirer quelque objet de son pupitre... Pourquoi, Hortense, avez-vous hésité à sortir en même temps que que vos compagnes?... pourquoi vos larmes coulent-elles?..

On entend en dehors Madelon crier : Réparation!
L'Abbesse se retourne, Laure s'approche d'Hortense.

LAURE, bas. Je vais tout dire.
HORTENSE, bas à Laure. Tais-toi.

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA SOUS-MAÎTRESSE,
MADELON.

MADELON, criant. Réparation ! réparation !..

LA SOUS-MAÎTRESSE. Madelon, tais-toi donc.

MADELON. C'est que, voyez-vous, chez les Capucins, quand on s'était trompé, on disait comme cela : Réparation, réparation !

LA SOUS-MAÎTRESSE, à Désirée. Soyez une autre fois moins étourdie, Mademoiselle, et surtout moins prompte à accuser vos compagnes. (*Montrant le porte-crayon.*) Le porte-crayon était dans un étui d'éventail que vous aviez dans votre tiroir. (*Allant à Hortense.*) Et toi, Hortense, quand tu te chargeras de faire les pénitences d'une parresseuse, tâche de ne pas garder son cahier dans ta table, où je l'ai trouvé, car le mouvement généreux qui t'a portée à le cacher a donné des soupçons.

L'ABBESSE. Serait-il vrai, ma pauvre enfant ?..

LAURE. Hélas ! oui, Madame, c'était pour m'épargner la honte que la bonne Hortense s'est exposée à être soupçonnée.

MADELON, à Laure. Fil la grande paresseuse !

CÉCILE. Eh bien ! Madame, ne la disaient pas, qu'elle était la meilleure de nous toutes ?

MADELON. C'est bien vrai.. ça a toujours été mon avis.

L'ABBESSE, à Cécile et à Hortense. Embrassez-moi, mes enfants ; le bon cœur de l'une et la générosité de l'autre vous rendent également dignes de mon affection. Quant à vous, Mesdemoiselles, retirez une leçon de cet incident qui vient de se passer ; et puisse-t-il former entre vous et Hortense un lien d'attachement sincère.

HORTENSE. O ma Cécile ! je n'oublierai jamais la confiance que ton cœur a mise en moi.

L'ABBESSE. Allez, mes enfants, reprendre le cours de vos travaux.

MADELON, à Hortense. C'te bonne mamzelle !.. je savais bien, moi, que ça finirait comme ça... Y a-t-il du bon sens seulement, d'accuser une jeune fille sur une simple idée !.. Enfin, c'est fini, Dieu merci.. et je peux dire que je vous ai joliment servi.

On entend deux tintemens de cloche.

LA SOUS-MAÎTRESSE. Une visite pour ma-

dame la Supérieure... Le comte de Clainville.

Elle sort.

CÉCILE. Mon père !..

SCÈNE IX.

M. DE CLAINVILLE, L'ABBESSE,
CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, dans les bras de son père. Mon bon père !.. que tu es aimable de venir me voir !

CLAINVILLE. Les événements, ma chère enfant, m'ont laissé peu de loisirs à consacrer à mes affections ; en ce moment même, je dois sacrifier un instant le plaisir de causer avec toi à l'accomplissement d'un devoir que j'ai à remplir.

CÉCILE. Des affaires... tu prends bien ton temps, moi qui voulais te présenter ma bonne amie, mon Hortense.

CLAINVILLE. Dans un moment je serai à vous... mais auparavant, je dois faire une communication à madame la Supérieure. (*Les deux jeunes filles se tiennent un moment à l'écart et se promènent sans faire attention. Clainville s'approche de l'Abbesse.*) Madame, le motif de ma présence au couvent de Bouxières n'est pas seulement une visite faite à ma fille, un devoir politique m'amène près de vous : vous ignorez peut-être encore les événements qui viennent de se passer dans un monde loin duquel vous vivez ? La suppression des ordres religieux vient d'être décrétée par l'Assemblée nationale.

L'ABBESSE. On m'avait fait déjà pressentir ce coup terrible.

CLAINVILLE. J'ai voulu, Madame, être porteur moi-même de l'ordre de clôture de votre communauté, afin d'adoircir, autant qu'il est en mon pouvoir, la rigueur de l'arrêt qui vous frappe. On accorde aux chefs d'établissement le délai d'un mois pour obéir à la loi ; mais le décret exige que les pensionnaires quittent les couvents à l'instant, sans les yeux même des commissaires...

L'ABBESSE. Que la volonté du ciel s'accomplisse.

CLAINVILLE. Le gouvernement national, en adoptant des mesures énergiques, a compris la position de ceux que le décret frappait, et des pensions assurent à toutes les religieuses retraitées une existence honorable et paisible.

L'ABBESSE. Monsieur le Général, je remplirai le vœu de la loi.

Elle sort.

SCÈNE IX.

CLAINVILLE, CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE, *remuant à son père.* Oh ! mon Dieu ! mon père, qu'as-tu donc dit à madame la Supérieure ?.. il m'a semblé voir des larmes dans ses yeux.

CLAUVILLE. Mon enfant, j'étais exécuteur de la volonté nationale, et j'ai annoncé à madame la Supérieure l'obligation dans laquelle elle se trouvait, de rendre aujourd'hui même toutes les pensionnaires à à leur famille..

HORTENSE, *s'approchant et écoutant étonnée.* Grand Dieu !

CÉCILE. C'est donc une mesure générale ?

CLAUVILLE. Qui frappe toutes les communantes... Je viens te chercher, ma Cécile ; nous ne nous séparerons plus.

HORTENSE, *à part.* Et la pauvre orpheline, qu'a va-t-elle devenir ?

CÉCILE, *apercevant Hortense près de s'évanouir, et volant à elle.* Hortense !.. Mon père, te souvient-il, il y a trois ans, quand tu m'amenas dans cette maison... je ne pus retenir un soupir en jetant les yeux sur les fenêtres grillées du couvent ; l'image de la liberté illimitée dont j'avais joui jusqu'alors près de toi et de mon frère, se présentait vivement à mon esprit ; habitué à lire dans l'âme de ta fille, tu y démêlas ce qui l'agitait, et tu me dis : « Ici, ta vie sera douce et occupée ; les arts en rempliront les moments, et puis, chaque situation de la vie a des douceurs qui lui sont propres ; tu vas avoir des compagnes de ton âge ; peut-être parmi elles trouveras-tu une amie dont la tendre affection partagera tes peines légères, tes petits chagrins, et alors tu me remercieras d'avoir eu du courage pour nous deux. » Eh bien, tu as dit vrai, je l'ai trouvée, cette compagne chérie. Si tes yeux pouvaient lire comme moi dans son âme, tu y trouverais le germe de toutes les vertus et de toutes les perfections... Ce couvent était son unique asile ; elle n'a point de famille, point d'ami de qui elle puisse réclamer l'appui ; elle ne

connaît personne sur la terre que les religieuses qui l'ont élevée, et qu'un commun malheur va réparer d'elle... nomme-la ta fille... fais-lui partager ta tendresse... La nation, en t'envoyant faire un acte de sa volonté, n'a pas voulu que ce fût une action barbare, n'est-ce pas ?.. Oh ! j'ai deviné ton cœur... je vois une larme dans tes yeux.

CLAUVILLE. Ma Cécile !.. que la bonté de ton âme me rend heureux et fier !.. Ma fille..

CÉCILE. Oh ! dis, dis mes filles... Elle amène Hortense près de son père qui la serre sur son cœur.

CLAUVILLE. Oui, j'assurerais son sort... Vous ne serez pas séparées.

HORTENSE. Ah ! mon bienfaiteur !
CÉCILE. Regarde comme elle est émue ; vois ses larmes de joie et de reconnaissance... Tu dois être bien heureux d'inspirer de tels sentiments !

CLAUVILLE. Venez toutes deux sur mon cœur... ont, Hortense, vous serez ma fille ; je donne à ma Cécile la sœur que son cœur a choisie... puissiez-vous vous aimer toujours !

CÉCILE, *à Hortense.* Ah ! ton jours !
HORTENSE, *émue.* O ! ma Cécile, mon cœur était à toi, désormais ma vie t'appartient.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'ABBESSE, LA SOUS-MAITRESSE, PENSIONNAIRES, puis MADELON.

L'ABBESSE. Monsieur, le couvent de Bouxières sera fermé ce soir ; les pensionnaires le quittent à l'instant même. On voit dans le fond les jeunes filles s'embrasser.
MADELON, *un paquet de hardes sur le dos, et une cage à la main avec une pie dedans.* Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! les pauvres pères capucins, qu'est-ce qu'il vont devenir ?.. Tout le monde remonte la scène. Le rideau baisse.

Fin du Prologue.

L'AMITIÉ D'UNE JEUNE FILLE.

ACTE I.

Le Théâtre représente un salon du château de Clauville.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, ALBERT, HORTENSE.

Au lever du rideau, Albert donne une leçon d'armes à Cécile ; Hortense est assise à faire de la tapisserie.

ALBERT. Vous ne voulez donc pas pren-

dre votre leçon d'armes aujourd'hui, c'est dommage, vous faisiez des progrès sensibles.

CÉCILE. Avec un aussi bon maître que vous, mon cher Albert, cela n'est pas étonnant.

ALBERT. Il est vrai que j'ai été vingt ans prévôt de salle dans le régiment de votre père... et je vous jure que j'y serais encore sans cette maudite blessure qui m'a valu mon congé du gouvernement, et de monsieur de Clainville, la place d'intendant que j'occupe dans son château; oui, votre brave père m'y a installé il y a deux ans; parbleu à l'époque où vous êtes revenue de votre couvent avec mademoiselle Hortense.

CÉCILE. Mon cher Albert, c'est aujourd'hui jour de courrier...

ALBERT. Oui, Mademoiselle, et je vais donner un coup de pied jusqu'au bureau de poste.

HORTENSE. Espérais que cette fois, ce ne sera pas inutilement, et que vous reviendrez avec des nouvelles du général ou de votre fils.

CÉCILE. Si cet espoir est encore déçu, j'y suis bien décidée, demain nous partons pour rejoindre mon père à l'armée...

ALBERT. Les paquets sont faits, la chaise de poste est prête... ainsi quand vous voudrez...

HORTENSE. Vous êtes bien sûr que personne ne se doute de notre résolution?

ALBERT. Personne.

HORTENSE. Dans ces temps de soupçon et de haine pour tout ce qui porte un nom illustre, qui sait si, en la voyant quitter ce château, on n'accuserait pas d'émigration la fille du comte de Clainville, lorsque sa seule intention, son seul désir est de revoir un père qui verse son sang pour son pays.

CÉCILE. Quoi, tu pourrais craindre?... Oh! non, ce serait calomnier le peuple...

ALBERT. Si j'en crois mes idées, votre voyage sera inutile, et nous allons apprendre que le retard, que mon général a mis à vous écrire, il ne faut l'attribuer qu'à un commandement supérieur qu'il aura obtenu et qui l'aura appelé sur un point plus éloigné de nos frontières. La république doit avoir des récompenses pour les patriotes comme le général Clainville. C'est cela un citoyen toujours en avant des idées généreuses qui germent lentement dans la tête des autres, méprisant les titres que la naissance donne, et n'estimant que les distinctions que le mérite procure, pensant au bien-être général avant de songer à lui-même, ne rêvant que la gloire de la nation à laquelle il est toujours prêt à sacrifier ses affections, son sang, sa fortune; demandant toujours de la liberté pour le peuple et jamais de place pour lui; voilà comme il a été de tous les temps, votre père, voilà comme il est en-

core; et aujourd'hui ces hommes-là, on ne les trouve pas à la douzaine. Quant à monsieur Frédéric, son fils...

CÉCILE, tristement. Vous ne pourriez pas en faire un portrait aussi flatteur... n'est-ce pas, Albert?..

ALBERT. Ah! je suis loin de désespérer de lui. Les idées un peu orgueilleuses s'effacent dans les camps; s'il a en quelque répugnance à perdre ses distinctions de noblesse, il en méritera de plus glorieuses; et quand il aura combattu pour le peuple et avec le peuple, il comprendra qu'il est bien plus beau de gagner des titres sur le champ de bataille que de les trouver tout faits en naissant, au fond d'une cassette ou sur une feuille de vieux parchemin.

CÉCILE. Puissiez-vous dire vrai... mais l'heure s'avance, et je suis impatiente...

ALBERT. Je pars, Mademoiselle... et dans un instant je vous rapporte de bonnes nouvelles.

SCENE II.

HORTENSE, CÉCILE.

CÉCILE. Chère Hortense, oui, voilà deux ans que nous habitons ensemble ce château... loin de mon père qui, depuis le commencement de la révolution, s'est dévoué au service de la France; privé de mon frère, dont les opinions sont si peu en harmonie avec celles de sa famille, que serais-je devenue dans ce triste séjour, sans le secours de ton amitié?..

HORTENSE. Encore, il y a un an, monsieur Charles, le fils du bon Albert, nous restait; il partageait nos promenades du matin, il écoutait nos lectures du soir... le devoir et l'honneur nous l'ont enlevé. Il est allé combattre les Prussiens...

CÉCILE. Qu'il est heureux... il est près de mon père... Ce départ-là t'a coûté bien des larmes.

HORTENSE. Que dis-tu?

CÉCILE. Oh! je les ai vues, quoique tu aies cherché à me les cacher... j'ai su lire dans ton cœur; et puis ta joie lorsque nous avons appris qu'il venait de gagner l'épingle sur le champ de bataille; tes questions toutes les fois que je reçois des lettres de mon père ou de mon frère... Vois-tu, ce sont de ces confidences qui valent un aveu. Ne cherche pas à cacher ce tendre sentiment, il donnera de l'énergie à ton âme, car le moment va venir où nous aurons peut-être besoin de courage; deux jeunes filles seules en voyage, l'une allant retrouver son père...

HORTENSE. L'autre son bienfaiteur.

Cécile. Partageant désormais son existence au milieu des camps, car ja le sens, mon Hortense, loin de mon père, la crainte et l'ennui me tueraient; j'aime mieux, s'il le faut, trouver la mort près de lui... Mais voici Albert.

SCÈNE III.

LES MÊMES, ALBERT.

CÉCILE. Eh bien, mon ami?

ALBERT. Rien à la poste.

MONTENSA. Ah! mon Dieu!

ALBERT. Mais c'est égal; nous allons avoir des nouvelles de votre père, mon fils arrive de l'armée...

MONTENSA. Est-il vrai?

ALBERT. Avec une superbe blessure.

MONTENSA. Il est blessé...

ALBERT. Eh! mais, sans cela... est-ce que vous croyez que mon fils aurait quitté son poste, dans un moment où toutes les nations sont coalisées pour empêcher la France de faire ses affaires comme elle l'entend, il n'y a qu'un lâche qui ferait demi-tour aux frontières... Oui, mon Charles est blessé, mais ce ne sera rien; quinze jours de bons soins, une demi-livre de charpie et son bras ira encore passer son sabre sur le dos des Prussiens.

CÉCILE. Mais d'où savez-vous?

ALBERT. C'est un des camarades de Charles qui a partagé avec lui le ricochet, et qui est arrivé au moment où je sortais du bureau de poste, qui m'a annoncé la nouvelle. Mon fils, m'a-t-il dit, est chargé par ses chefs de faire des réquisitions de chevaux dans le département, nous le verrois avant une heure. Mon pauvre Charles! je vois donc l'embrasser! il aura nombreuse compagnie pour lui faire fête; je ne vous ai pas dit que la mère Marguerite et ses deux nièces étaient arrivées de la ferme.

CÉCILE. Ma nourrice!

ALBERT. Avec Rosalie et Jeannette.

CÉCILE. Mais pourquoi ne sont-elles pas venues au château dès leur arrivée... Ah! c'est bien mal à elles.

ALBERT. Oh! elles ne vont pas tarder... elles avaient affaire à la municipalité pour des papiers... Tenez, je disais bien qu'elles ne se ferraient pas attendre, les voilà toutes les trois.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGUERITE, ROSALIE, JEANNETTE.

CÉCILE. Eh! bon jour, mère nourrice.

MARGUERITE. Bonjour, ma Cécile, car je peux te donner ce nom-là; t'es pas sœur,

toi, mon enfant, c'est pas comme ces jeunes filles de grande famille qui ne regardent plus leur nourrice dès qu'elle est payée et, qui, lorsqu'elle vient faire visite vous la renvoient le plus vite possible, après l'avoir fait dîner à la cuisine.

CÉCILE. Ma bonne Marguerite, tu as eu tant de soin de mon enfance, qu'il faudrait que je fusse bien ingrate pour l'oublier... Eh bien, Jeannette et Rosalie, vous ne voulez donc pas m'embrasser?

JEANNETTE. Oh! de tout mon cœur, mam-selle Cécile.

ROSALIE. Ah! je ne demandons pas mieux.

MARGUERITE. Ah! mam'selle Hortense, je devrions vous en vouloir.

MONTENSA. Et pourquoi?

MARGUERITE. Parce que vos visites à notre petite ferme sont bien rares depuis quelque temps... c'est à peine si je vous en ai vue deux fois pendant trois mois. Enfin il a fallu que la vieille Marguerite ait besoin au chef-lieu du canton pour vous voir... Mais faudra venir plus souvent, ma bonne Cécile... maintenant que je vais être toute seule dans une ferme.

CÉCILE. Comment, seule?... est-ce que Jeannette et Rosalie?...

MARGUERITE. Elles me quittent, mon enfant; ces jennesses, ça vous a des idées d'ambition et de grandeur... ça veut aller à Paris... elle ont là une tante, Marie, ma sœur, qu'est cuisinière chez un... comment donc que vous appelez ça?

JEANNETTE. Eh! bien oui, cuisinière chez un... Comment donc que tu nommes ça, Rosalie?...

ROSALIE. C'est pas difficile... elle est cuisinière chez un... Eh ben, v'là que ça m'échappe...

JEANNETTE. Un représentant du peuple.

MARGUERITE. Oh! c'est un grand seigneur d'présent; et cette tante leur a écrit pour les faire venir, afin de les placer toutes deux chez un ami de son maître, un autre représentant.

CÉCILE. Quand partez-vous?

JEANNETTE. Nous ne le saurons qu'en allant au bureau de la voiture, car auparavant nous avons été demander nos passe-ports.

ROSALIE. M'a-t-il fallu des si et des mais pour obtenir des papiers! Oh! Dieu! a-t-il l'air sournois, ce municipal qui prend ces signalements! on dirait, quand il regarde une honnête figure, qu'il suppose toujours qu'elle appartient à un voleur.

ALBERT. Je vois qu'elles ne sont adresses à Monsieur Lenoir.

MARGUERITE. Comment l'appellez-vous, monsieur Albert.

ALBERT. Le chef municipal est monsieur Lepoir.

MARGUERITE. Mais il avait un autre nom.

ALBERT. Oui, il s'appelait M. de Noirville, il est d'une ancienne famille de robe... quelque procureur parvenu.

MARGUERITE. Du vivant de défunt mon homme, il nous a fait un procès qui nous a coûté bon... dans ce temps-là, il faisait sonner gros comme le bras devant les juges, sa qualité de noble.

ALBERT. Mais aujourd'hui il a tourné casaque, non pas comme les braves citoyens qui ont sacrifié leurs privilèges à l'intérêt de la patrie, mais comme ces coquins de grands chemins qui se décident à jeter une part de leur butin quand ils voient que c'est le seul moyen de conserver le reste.

CÉCILE. Oh ! c'est un bien méchant homme !

ALBERT. Si votre père n'avait pas un de ces noms honorables qui imposent silence à la calomnie, il y a long-temps que cette langue de vipère aurait essayé de jeter son venin sur une gloire qui lui fait trop de mal pour ne pas osercher à la flétrir.

CÉCILE. Enfin, il vous a donné vos papiers.

MARGUERITE. Pas encore. Il nous a demandé où nous nous arrêtions ici ; nous avons dit que ja venions au château. C'est bon, qu'il a dit, on vous portera vos papiers ; ainsi, vous aurez, sans maintenant aller retener vos papiers à la voiture.

CÉCILE. Je vous accompagnerai jusqu'au bureau, et vous reviendrez passer avec nous le reste de la journée pour célébrer le retour de Charles.

ALBERT. Il se fait bien attendre, monsieur l'officier. Je vais aller donner un coup-d'œil sur la route.

MARGUERITE. Sans adieu, mademoiselle Hortense ; nous sortent tous excepté Hortense.

SCÈNE V

HORTENSE, seule.

Chère Cécile, oui, je continuerai à partager tes inquiétudes, à deviner tes tristes pressentimens ; mon esprit sera toujours inventif pour ranimer ton courage et tes espérances. Je ne manquerai jamais à la confiance de mon bienfaiteur. Il est encore tout brûlant sur mon front, le baiser qu'il me donne au moment du départ... quand il me dit : Hortense, je te confie ma Cécile, il ne lui restera que toi. Si le sort m'est contraire, console-la ! Que les

événemens rendent nécessaires les preuves de mon attachement, et l'on verra avec quel élan Hortense saura payer la dette qu'elle a contractée envers son bienfaiteur. (Réfléchissant.) Quelquefois il se glisse dans mon âme de vagues terreurs ; ce monsieur Lepoir, dont parlait, il n'y a qu'un moment, la vieille Marguerite, m'a fait concevoir quelque crainte dont je ne puis me rendre un compte raisonné. J'ai remarqué qu'il affectait de chercher les momens où j'étais seule au château pour me parler un langage que je ne puis comprendre, et plus d'une fois il m'a semblé (ici Lepoir paraît dans le fond) lire sur la figure de cet homme une joie qui me fait peur ; car il ne sourit que lorsqu'il fait le mal... (l'apercevant.) Ah ! mon Dieu, le voilà.

SCÈNE VI

HORTENSE, LENOIR.

LENOIR (s'approchant hypocritement). Seule au château, aimable Hortense !... Je m'applaude de cette heureuse circonstance, nous pourrions reprendre la conversation où nous l'avons laissée la dernière fois que mademoiselle Cécile vint interrompre brusquement notre entretien.

HORTENSE. Mais, Monsieur, je n'ai pas compris pourquoi vous vous étiez retiré à l'approche de mon amie. Tout ce que l'on veut me dire peut être entendu de Cécile. Je n'ai point de secret pour elle, et n'en aurai jamais.

LENOIR. Nous discuterons en ce sens ; et ce que j'ai à vous communiquer ne regarde qu'Hortense seule.

Il veut lui prendre la main ; Hortense recule.

HORTENSE. Monsieur !

LENOIR souriant. Hortense, les momens sont précieux ; ne les perdons pas dans les détails d'une attaque calculée et d'une résistance puérile. Vos charmes ont fait sur moi une impression dont vous avez dû la première vous apercevoir.

HORTENSE. Moi, Monsieur !

LENOIR. Écoutez-moi. D'autres circonstances amèneront peut-être bientôt pour vous le besoin d'autres protections, et vous devez vous applaudir d'une affection qui vous prépare une existence au-dessus des caprices de la bienfaisance et indépendante des revers des emplois publics.

HORTENSE. Monsieur, si vos intentions étaient pures et dignes d'un cœur habitué à la vertu dont il a trouvé ici des exemples ; tout en vous remerciant de l'intérêt que la pauvre orpheline a pu vous inspirer, je vous répondrais que jamais l'hy-

men n'enchaînera une vie qui doit rester liée à l'existence de la famille de mon bienfaiteur; mais puisque votre faogage ne cherche même pas à déguiser vos incompatibles sentimens, le respect que je me dois à moi-même et à l'habitation de mes protecteurs, me défend de vous faire une réponse que m'inspirait votre démarche.

LENOIR. Cette brusque sortie était prévue, Hortense; dans la famille qui vous a adoptée, il existe contre moi de fâcheuses préventions, je le sais. Tout le monde ne voit pas d'un bon œil mon ardent patriotisme...

HORTENSE. Jamais, Monsieur, en ma présence, votre nom n'est sorti de la bouche de mes bienfaiteurs pour blâmer vos opinions qu'ils partagent et qu'ils honorent... L'indignation que j'ai fait paraître est l'expression de mes seuls sentimens.

LENOIR. Jeune tête de femme!... folle raison d'enfant! Un mot la choque, une franchise qui n'est pas noyée dans les phrases de l'ancienne cour, la blesse. Le bonheur de la fortune présente vous éblouit. Hortense, jetez les yeux sur l'avenir, sur les chances hasardées de la vie que les événemens peuvent changer pour vous d'un instant à l'autre.

HORTENSE, à part. Encore son sourire!... Il me glace d'effroi.

LENOIR. Dans les tempêtes politiques qui éclatent de toutes part, bien fou qui ne se prépare pas un appui, un refuge... Qui dit que le protecteur de la veille ne cherchera pas lui-même protection le lendemain? Qui assure, dans ce temps, la durée d'un palais où l'existence d'un homme en crédit?

Il sourit.

HORTENSE. Mais que peut avoir de commun ces terribles événemens avec ma vie inconnue, et qui ne s'attache à aucune pensée d'héritage ou de possession?...

LENOIR, se remettant. Je n'ai point prédit les événemens, je vous ai montré la possibilité des faits. J'ai tendu la main à la faiblesse d'une femme; je me suis offert comme sa providence, c'est à elle de calculer et de choisir entre mon amour et mon indifférence.... Vous y réfléchirez encore.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, CÉCILE.

CÉCILE, apercevant Lenoir. Vous ici, Monsieur! Quel sujet vous amène?

LENOIR, embarrassé d'abord. J'étais venu.... Je me suis rendu à votre château.... pour remettre ces deux passe-ports

aux nièces de la mère Marguerite; mais puisqu'elles sont absentes...
CÉCILE. Avoir pris vous-même cette peine!... Je vous remercie pour elles.
Qu'as-tu donc, Hortense? Comme tu paraîs émue!...

HORTENSE. Tu te trompes, mon amie, je n'ai rien. (On entend dans la coulisse : Le voilà ! le voilà !) Quels sont les cris qui se font entendre?

CÉCILE. Ce sont ceux des jeunes gens du village qui accompagnent Charles, dont je venais t'annoncer l'arrivée.

HORTENSE. Tu l'as vu? Et sa blessure?

CÉCILE. Est très-légère.

LENOIR, à part. La joie anime sa figure.

Il y a trop de satisfaction dans ses traits. Mes pressentimens se changent en certitude... J'ai un rival, et c'est le fils d'Albert. Malheur! malheur à vous tous! (Haut.) Il serait indiscret à moi de troubler par ma présence la joie que cause ici le retour de M. Charles.... Je me retire.

Il salue et sort.

SCENE VIII.

CÉCILE, HORTENSE, CHARLES, ALBERT.

CHARLES à la cantonnade. Oui, mes bons amis, mes braves camarades, j'ai tous vous voir.

ALBERT. Le voilà enfin, ce cher enfant!

CHARLES. Mesdemoiselles, permettez-moi de vous offrir mes très-humbles salutations.

ALBERT. Le bras en écharpe! ne trouvez-vous pas que ça lui va bien, Mesdemoiselles? C'est sa première blessure.

CHARLES. J'espère bien que ça ne sera pas la dernière.

ALBERT. Gourmand! voyez-vous ça, il y prend goût... tu es bien le fils de ton père... mais tu as encore de la marche pour me rattrapper... j'en suis à ma dix-septième.

CHARLES. Eh bien! mon père, ce n'est jamais que seize qui me manquent; et du train dont nous y allons!... avec toute l'Europe sur les bras...

ALBERT. Tu ne peux manquer d'avoir bientôt sur le corps une carte géographique, faite avec la pointe du sabre des Autrichiens, Russiens, Prussiens, et autres paroissiens... Ah! pourquoi! je dans cette cuisine-là un demi-quart de plomb froid j'aurais tant de plaisir!... Ah! ah! pardon, Mesdemoiselles, je vous prenais pour un escadron de Kinsersliix.

CÉCILE. Charles, vous devinez mon impatience, vous entendez déjà ce que mon

œur demande. V des nouvelles de mon père, de mon frère, où sont-ils ? quels dangers ou quelles fatigues les empêchent de me donner fréquemment de leurs nouvelles chéries.

CHARLES. L'éloignement de mon corps du poste occupé par monsieur de Clairville m'a mis dans l'impossibilité d'avoir pour moi-même de ses nouvelles, mais cependant il ne se passait pas de jour que je ne m'informasse du général, et j'apprenais par les bulletins ou par les ordonnances des détails de ses faits d'armes ; après de nombreux traits d'héroïsme dans les plaines de Jemmapes, le général a quitté la Belgique pour se porter vers Mayence, et défendre la frontière attaquée sur ce point... son éloge vole de bouches en bouche. La veille encore de mon départ, tous nos soldats s'entretenaient de son courage, et au bivouac ennemi, on ne parlait que de son humanité.

CÉCILE. Oh ! mon Dieu ! je te remercie, tu as veillé sur des jours qui me sont plus chers que les miens !... Dites-moi, Charles... mon frère, sans doute, aura suivi la brillante trace de mon père, il aura été aussi l'admiration de ses soldats et la terreur de l'ennemi ?

CHARLES. Monsieur Frédéric...

CÉCILE. Eh bien ! Charles, vous n'osez m'en parler... Votre regard se détourne de moi... quel présage de malheur ?...

CHARLES. Mademoiselle Cécile, ne m'interrogez pas... Charles n'aurait pas la force de répondre.

CÉCILE. Ah ! mon Dieu !... Une balle meurtrière...

CHARLES. Non ; il n'a pas trouvé la mort... du moins on le dit.

CÉCILE. Ah ! vous me glacez d'épouvante ! d'affreuses idées se pressent dans mon esprit... achevez, Charles.

CHARLES, regardant autour de lui si on l'écoute. Après le glorieux combat où le général se couvrit de gloire, on crut monsieur Frédéric digne de la cause qu'il défendait ; il fut envoyé vers les chefs ennemis pour traiter avec eux des intérêts de la république. Il ne revint pas au camp... Les bruits les plus fâcheux circulèrent sur son compte... on parla de plans livrés...

ALBERT. Une trahison !

CÉCILE. Oh ! l'on ne peut le croire... mon frère, un lâche !... un traître !... ce sang-là ne coule pas dans les veines de notre famille.

HORTENSE. Cécile a raison... monsieur Frédéric est incapable.

CHARLES. Je donnerais ma vie pour la lever d'un soupçon si indigne.

CÉCILE. Je le répète, c'est impossible... mais hélas ! je n'en puis douter, la détraque qui pèse sur mon frère est connue dans le village... c'est-à-dire que je dois attribuer l'accueil glacial et contraint que je viens de recevoir. Le peuple ne sera pas plus long-temps dans l'erreur. Je cours plaider devant lui la cause de mon frère, le supplier de suspendre son jugement, jusqu'à ce que la vérité ait été mise au grand jour.

ALBERT. Je vous suis.

Albert et Cécile sortent.

SCÈNE IX.

CHARLES, HORTENSE.

HORTENSE. Fasse le ciel que Cécile réussisse ! mais il me semble que depuis quelques jours la fille du général Clairville n'est plus, comme autrefois, l'objet de l'affection des paysans, le peuple est injuste.

CHARLES. Non, Hortense, mais il est déshanté ; il a été si souvent dupe de sa confiance. Malgré la gloire qu'il acquiert, le peuple aujourd'hui est malheureux, agité au dedans, attaqué au dehors, nigri par le sentiment de ses maux, aveuglé par ses passions, il est prêt à envelopper dans sa vengeance ceux-mêmes des nobles qui défendent ses droits.

HORTENSE. Heureusement le Ciel nous a envoyé un défenseur.

CHARLES, tendrement. Oh ! ma vie, ma vie entière à vous... S'il ne m'est pas permis de la conserver longue pour la partager avec Hortense, au moins que je la perde auprès d'elle et pour elle.

HORTENSE. Charles...

CHARLES. N'est-ce pas à vous seule que je dois le peu d'illustration que mon nom a acquis dans les rangs de l'armée française ; c'est l'envie d'être digne de vous qui m'a fait mépriser la mort ; quand une occasion de me distinguer se présentait, je pensais au plaisir que j'aurais en réparant devant vous, paré de l'épaulette, chaque blessure que j'affrontais me donnait une nouvelle joie, chaque danger c'était une espérance ; Hortense, dites-moi que je ne me berçais pas d'un bonheur imaginaire.

On entend sonner le tocsin.

HORTENSE. Ah ! mon Dieu ; Charles, cet affreux signal annonce-t-il quelque prochaine catastrophe ? entendez-vous les sons du tocsin ? dans les campagnes c'est toujours le présage de quelque sanglant attentat.

CHAMPS, prêtant l'oreille. Il me semble entendre quelque tumulte dans la direction du château de la Guérinière, je vais savoir quelle peut être la cause et le but de ce mouvement.

Il sort.

SCÈNE X.

HORTENSE, seule.

Ce bruit sinistre me fait mal, encore quelque vengeance particulière, couverte du prétexte de l'intérêt général. Depuis quelques semaines, dans ce pays, Nagnère si calme, on n'entend que des sanglots, on ne voit que des larmes... et Cécile ne revient pas... Cette demeure me paraît triste... J'éprouve un tressaillement que jamais la solitude ne m'a fait ressentir. *(Elle regarde. Fait un geste de terreur.)* Encore monsieur Lenoir!

Elle va pour rentrer dans son appartement.

SCÈNE XI.

HORTENSE, LENOIR.

LENOIR, entrant. Je vous inspire de l'effroi!

HORTENSE. J'étais préoccupée de l'événement annoncé par la cloche du hameau.

LENOIR. Ce n'est rien. Il s'agissait de donner une forte leçon aux propriétaires du domaine de la Guérinière. L'hypocrisie politique n'est pas de longue durée, il faut en faire justice; et voilà pourquoi dans deux heures, il ne restera que des cendres de ce repaire féodal, à la conservation duquel vous vous intéressez peut-être.

HORTENSE. Ils ont incendié!

LENOIR, paisiblement. Précisément. Eh bien! c'est peut-être encore une leçon perdue; cela n'empêche pas que près d'un domaine, que la justice du peuple frappe ou brûle; s'élève un manoir où la trahison médite de nouveaux forfaits, et dans les familles qui entretiennent des intelligences avec les ennemis du pays, vous entendez des voix noyées qui vous parlent de vertus et de nobles sentimens.

Il rit.

HORTENSE. Ce langage a un sens mystérieux que votre physionomie satisfait, pourrait seule me faire comprendre, si j'osais...

LENOIR. Oh! jeune fille, demande-moi sans préambule le mot de l'énigme, et j'acheverai avec franchise mon récit, je te dirai, la famille Clainville a jusqu'à présent abusé la nation par de faux dehors de patriotisme.

HORTENSE. Monsieur!

LENOIR. La famille qui donne l'hospitalité aux jeunes filles, et affiche ainsi de hautes

qualités factices, est un antre de trahison où viennent aboutir les correspondances qui, si elles n'étaient détournées, feraient couler le sang des patriotes.

HORTENSE. Les preuves de cette affreuse inculpation?

LENOIR. Point de colère; les voici.

Il lui montre une lettre.

HORTENSE, d part. Une lettre du frère de Cécile.. Ciel!

LENOIR. Elle est à l'adresse de mademoiselle de Clainville, un messenger discret la portait; mais, plus vigilant que le crime, mon œil la guettait au passage. Voulez-vous en connaître le contenu? *(Il lit.)*

Ma Cécile,

« J'ai obéi à ma conscience; las de prodiguer mon sang pour une ingrate patrie, j'ai quitté l'armée française, et j'ai cherché un refuge dans le camp des émigrés; imite mon exemple, ma chère sœur, abandonne au plus vite une terre abreuvée du sang le plus noble et le plus pur; viens me rejoindre à Coblenz... Tu m'aimes, tu suivras mon conseil, et bientôt je te presserai sur mon cœur... » Eh bien, est-ce clair?

HORTENSE. Cette lettre du frère de Cécile, quelque coupable qu'elle soit, peut-on en faire un crime à celle à qui elle était adressée?

LENOIR. Non; ce serait injuste si mademoiselle de Clainville, sans doute déjà instruite de la trahison de son frère, n'avait pas pris la résolution de le suivre.

HORTENSE. Qui vous donne le droit de l'accuser de cette pensée?

LENOIR. Les préparatifs de départ qu'elle avait ordonnés...

HORTENSE. C'était pour rejoindre son père, et non pour émigrer avec son frère.

LENOIR. Pourquoi donc le mystère que l'on a mis, si l'intention était innocente... Mais non; tout me le prouve, mademoiselle de Clainville est coupable.

HORTENSE. Vous ne le pensez pas...

LENOIR. Et maintenant, de deux choses l'une: ou cette lettre restera dans mes mains, ou bien elle sera remise aux vôtres. Comprenez bien, Hortense, l'exemple du château de la Guérinière peut vous dire le sort réservé au domaine de Clainville...

Vous pouvez d'un mot sauver votre bienfaiteur, votre amie, il ne faut pour cela que revenir sur une décision prise à l'égard d'un magistrat public qui a daigné vous adresser ses vœux. Il est prêt à oublier vos emportemens, votre injustice... Que répondez-vous?

HORTENSE, d part. Quelle affreuse position!

LENOIR. Il vous faut de la réflexion... je vais aider à vos pensées. Si la lettre parvient au Comité de salut public, avant même, si le mystère est connu de la population; la proscription pèse sur une famille qui ne peut plus vous servir d'appui... Vous errez sans asile, sans protecteur... C'est une vengeance qui accomplit son œuvre jusqu'à la fin... et...

HORTENSE, pleurant. Et c'est ainsi que vous cherchez à séduire un cœur?

LENOIR. Je souffrais peut-être aussi, moi, quand vous me traitiez tantôt si dédaigneusement... Nous avons changé de rôle.

Il s'approche d'Hortense.
HORTENSE, pleurant. Malheureux!

LENOIR. Venez, venez, confiez-vous à mon amour, à ma protection.

Il veut l'entraîner quand Charles paraît.

SCÈNE XII.
CHARLES, LENOIR, HORTENSE.

CHARLES, tirant son épée; il a toujours le bras en écharpe. Soûlerai!

HORTENSE. Charles!

LENOIR. Charles, je t'ordonne au nom de la loi...

CHARLES. Je t'ordonne en mon nom de quitter cette demeure, et de n'y jamais rentrer; et si tu fais parler la loi que tu profanes pour me punir, je l'invoquerai, moi, pour te frapper comme tu le mérites.

LENOIR. Hortense, modérez ce fureur; imposez-lui silence.

CHARLES. Sur, te dis-je, ou je ne réponds pas des effets de ma colère.

Lenoir sort en affectant de sourire.

SCÈNE XIII.
HORTENSE, CHARLES.

Charles pose son épée sur la table.

HORTENSE. Charles, qu'avez-vous fait, malheureux?

CHARLES. Vous le plaiguez, et il était coupable d'outrages envers vous!

HORTENSE. Il peut perdre la famille Clairville; il est porteur d'une lettre interceptée qui prouve la désertion du fils du Comité.

CHARLES. Ciel!

HORTENSE. Nous n'avons pas un moment à perdre. Cécile voulait aller rejoindre son père dans les camps; tous les préparatifs de voyage étaient faits; il ne faut plus songer à différer.

CHARLES. Lenoir n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de se venger. Ah! pourquoi ne m'est-il pas donné d'être votre soutien! homme du peuple, je préviendrais les terribles effets de la fermentation, si elle venait à se déclarer.

HORTENSE. Sans doute; maintenant l'asile d'un camp est plus sûr pour Cécile que la demeure paternelle; mais que d'obstacles encore à franchir! Monsieur Lenoir va exercer sa surveillance sur le château.

CHARLES, après avoir réfléchi. Hortense, le ciel m'inspire dans ce moment le seul moyen, peut-être, qui puisse assurer votre sûreté. Il faut être coupable d'une forte résolution... et d'une confiance à toute épreuve en moi.

HORTENSE. Ne vous est-elle pas acquise?

CHARLES. Écoutez-moi, Hortense: nous sommes dans un temps de trouble et de danger qui permet peu de consulter les convenances ordinaires. Votre séjour, votre départ, je parle de Cécile et de vous, me font également trembler. Il est un moyen de parer à tout... Osez vous confier au cœur d'un bonnet homme; accordez-moi un titre qui me donne le droit de vous défendre; qu'avant de partir l'officier municipal joigne nos deux noms; devenue la femme du lieutenant Albert, officier de la République, et chargé par elle d'une mission de confiance, votre amie vous accompagnera; j'obtiens sans difficulté un passeport pour vous deux... Hortense, ne vous effrayez pas, cet engagement que sans doute votre cœur reprouve, ne sera que fictif entre nous; je n'en réclamerai jamais les droits, vous serez libre, je ne veux de vous aucune promesse, je n'attends aucun retour; je ne serai votre époux que pour vous protéger et sauver votre amie.

HORTENSE, après un moment de silence. Charles, votre proposition me touche autant qu'elle m'honore; je sens tout ce qu'elle contient de délicat, de généreux... aurai-je jamais en moi de quoi récompenser un si noble dévouement?

CHARLES. Hortense, dites que vous consentez à être à moi. Un mot... un seul mot... c'est ma vie que je vous demande!

HORTENSE. Odi, oui... nous sauverons mon amie... mais de grâce, Charles, pas une minute de retard.

CHARLES. A la petite ferme des trois routes, demain, dès la pointe du jour, des chevaux, une voiture seront préparés... Je me charge de tout.

SCÈNE XIV.
LES MÊMES, CÉCILE.

CÉCILE, égarée. Ohi la mort, la mort à Cécile!... car la honte est sur ses joues, et la douleur la plus amère dans son cœur... Le peuple a refusé de m'entendre... des paroles d'incrédulité, des cris de mépris ont accueilli la fille du général Clairville!

Ils m'ont reproché ma noblesse, comme s'ils avaient oublié que mon père l'avait depuis long-temps offerte en sacrifice à la patrie. Sur mon passage, je n'ai vu que des physionomies croisées ou menaçantes; et, derrière les groupes, l'infamie écrite sur les visages. Lenoir, qui semblait lire de mes larmes... Ils savent tout, tout! Le déshonneur de mon frère tombe sur la famille... Ah!

Elle tombe évanouie.

HORTENSE. Cécile... mon ami... reviens à toi!

Elle appelle.

CHARLES. Hortense, au nom de votre sœur et de toutes deux, faites consentir Cécile au départ... Pas une minute à perdre. Je vais faire en sorte d'avoir mystérieusement des chevaux... A cinq heures, à la petite porte du parc, je viendrai vous chercher. Adieu... Hortense, du courage jusqu'à ce moment.

HORTENSE. Adieu Charles.

SCÈNE XV.

CÉCILE, couchée sur le canapé, HORTENSE.

HORTENSE. Ses paupières sont fermées... elle semble goûter un peu de calme... dors... dors paisiblement, ma bien aimée... ton sommeil repose mon âme... (Elle fait quelques pas et regarde par la fenêtre.) Il me semble entendre un bruit sourd dans la partie inférieure du château... non, ce n'est rien... tout repose... écoutons... n'est-ce pas le murmure lointain d'hommes, d'armes, de chevaux... non, c'est le bruit confus du vent qui s'engouffre dans les bois voisins. (Elle va à la fenêtre.) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est?... (Elle ramasse une pierre qu'on a jetée et lit.) « Faites à l'instant vos préparatifs de départ, vous n'avez pas un moment à perdre... Albert vous défendra, mais il peut mourir sans vous sauver. » Mais je ne m'abuse point... des masses noires semblent s'avancer lentement sur la rive de la Moselle, un cortège nombreux débouche derrière la colline... ce sont eux! (Elle court à Cécile.) Éveille-toi, ma bien-aimée, éveille-toi vite, nous sommes en danger. (On entend un cliquetis d'armes.)

CÉCILE, s'éveillant. Un bruit d'armes!

HORTENSE. Entends-tu?... ils sont là... ils viennent pour nous égorger!... Ah! nous mourrons ensemble!

CÉCILE, fièrement. Eh bien, voilà le moment; Hortense, tache de surmonter ton trouble, regarde à la fenêtre pour voir si nous aurons le temps de faire quelques préparatifs.

HORTENSE. Hâtons nous...

Elles entrent dans un cabinet; des coups violents sont frappés à la porte.

SCÈNE XVI.

CÉCILE, HORTENSE, dans le cabinet; ALBERT.

ALBERT, entrant. Mademoiselle Cécile, mademoiselle Hortense!... où êtes-vous?

CÉCILE, dans le cabinet. Ici; mon ami.

ALBERT, à Cécile. Emportez l'or, les pierres dont vous pourrez vous munir... je les tiens en respect avec ma carabine... il faut cinq minutes avant qu'ils n'aient défoncé les portes ou escaladé les murs... pour gagner du temps, je vais parlementer! (Il ouvre la croisée du balcon.) Qui êtes-vous, citoyens?

UNE VOIX. Porteurs d'ordres émanés du Comité de salut public. De par la loi, ouvre la porte.

LE PEUPLE. A bas les nobles!

ALBERT. Citoyen! le propriétaire de ce château combat pour vos libertés dans les rangs des soldats de la nation.

LE PEUPLE. La porte! la porte!

Cécile et Hortense reviennent.

ALBERT, à elles deux. Dieu soit loué! vous voilà prêtes.

CÉCILE. Albert, ces tigres vont verser ton sang; viens, suis avec nous.

ALBERT. J'ai soixante ans, mademoiselle Cécile, je n'ai plus que quelques jours à vivre... ne vous occupez pas de ça... Cette trappe cache une issue qui mène dans les bois... hâtez-vous... entendez-vous leurs cris?... ils nous saluent de leur mousqueterie... Partez, partez, et je vais leur répondre.

Il ouvre la trappe, Cécile et Hortense disparaissent.

La porte! la porte!

ALBERT, tirant un coup de carabine. Tenez, voilà la clef... Ah! ils m'ont atteint! L'escalade commence, on voit les têtes des assassins paraître au balcon et par les fenêtres!

SCÈNE XVII.

ALBERT, LENOIR, à la tête des assassins, PEUPLE.

LENOIR, menaçant Albert. Où sont les ci-devant?... réponds ou meurs.

ALBERT, découvrant sa poitrine. Je ne te répondrai pas, parce que ce n'est pas à mon âge que je commencerai à mentir. Quant à la mort, épargne-toi ce crime-là. Il ne faut qu'une balle pour la poitrine d'un brave, et je l'ai reçue...

Il tombe mort.

LENOIR. Perquisition partout!

(Fin du premier acte.)

ACTE II.

PREMIER TABLEAU.

Le théâtre représente la cour de la ferme de Marguerite. À droite la maison. À gauche une grange. Au fond un mur et une porte charretière ouvrant sur la campagne. Il fait nuit; l'orage gronde.

SCÈNE I^{re}.

On frappe à la porte de la ferme à coups redoublés.

GARDES, PEUPLE, UN OFFICIER CIVIL, LENOIR, en dehors, MARGUERITE.

LENOIR, en dehors. C'est ici qu'il faut continuer nos recherches.

MARGUERITE, à la fenêtre. Qu'est-ce qui frappe de la sorte, au milieu de la nuit?

LENOIR, en dehors. Ouvrez, au nom de la république.

MARGUERITE. Vous vous trompez sans doute de maison, Messieurs, la vieille Marguerite n'a rien à démêler avec la justice ni avec le gouvernement.

LENOIR, en dehors. Obéis, ou nous enfonçons la porte.

MARGUERITE. C'est le municipal qui m'a donné hier les passeports! que peut-il me vouloir?... Je descends; entres, Messieurs.

LENOIR. Oui, entres tous; et surtout que personne ne sorte... personne, entends-tu bien, Citoyenne. Si, comme nous le croyons, ta maison sert de refuge à deux rebelles que nous cherchons, nous aurons bientôt mis la main dessus. Réponds d'abord; Cécile Clairville et une autre jeune fille sont-elles réfugiées ici?

MARGUERITE. Réfugiées... et pourquoi s'y cacheraient-elles, ces pauvres enfants?

LENOIR. Pourquoi? parce qu'elles n'ont pas le courage d'attendre la sentence qui atteint les ennemis de la nation.

MARGUERITE. Elles! des ennemies de leur patrie!..

LENOIR. Trêve de réflexions; tu n'as rien à avouer, n'est-ce pas?

MARGUERITE. Je n'ai vu personne; et d'ailleurs si je connaissais leur retraite, croyez-vous pas que j'irais les livrer? La vieille Marguerite vous abandonnerait plutôt le peu de jours qui lui reste encore à passer sur la terre. Pauvres chères enfants!

LENOIR, aux gardes. Visitez cette ferme dans toutes ses parties. (Il indique la porte de la grange.) D'abord de ce côté.

Les gardes et les paysans entrent dans la grange.

MARGUERITE. Et c'est vous, monsieur Lenoir, qui dirigez ces poursuites? Voilà une belle campagne à fuir que de se mettre à

traverser champs à la recherche de deux malheureuses filles.

LENOIR. Citoyenne, gardez les réflexions.

MARGUERITE. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux vous mettre un mousquet sur l'épaule, comme les gars de not' pays, et aller faire le coup de feu avec les Autrichiens; mais vous n'aimez peut-être pas cette guerre-là. Vous, d'un sang noble, vous préférez le commandement d'une armée qui brûle les châteaux des nobles.

LENOIR. Si je n'avais pitié de ton âge...

MARGUERITE. Un crime te fait peur! dis plutôt que dans ce moment tu es fatigué d'en commettre.

L'OFFICIER, rentrant avec les gardes. Rien n'atteste dans ce corps de logis la présence des fugitives.

MARGUERITE, à part. Fasse le ciel qu'elles ne prennent point dans ce moment la chemin de ma ferme.

Elle fait un pas vers le fond.

LENOIR, l'arrêtant. Où vas-tu? Demeure. (Aux gardes.) Vous, visitez maintenant la ferme.

Ils font un pas pour entrer dans l'intérieur. Marguerite se place au-devant d'eux.

MARGUERITE. Un moment. Je vais vous accompagner. Comme vous y allez, vous autres, avec vos visites! on dirait que vous faites comme chez vous.

Elle entre dans la ferme, suivie de l'officier et des gardes.

SCÈNE II.

LENOIR, seul.

Quelle route ont-elles pu prendre? tous les chemins, excepté celui de cette ferme étaient gardés par les masses armées qui ont pris part à l'acte de vengeance exercé contre le domaine de Clairville; d'ici on voit encore les lueurs de l'incendie, et mon triomphe sera complet si je suis assez heureux pour mettre à exécution le mandat d'arrestation décerné contre la fille du général! Mais ils sont bien lents dans leurs recherches; je vais moi-même y présider.

Il entre dans la ferme.

SCÈNE III.

CÉCILE, HORTENSE, paraissant au fond.

Lenoir pensif ne les voit point.

CÉCILE. Voici la ferme de Marguerite. Dieu soit loué! Viens, Hortense.

On entend les voix des gardes qui reviennent de faire la visite.

HORTENSE. Un bruit d'armes! nous sommes perdus!

CÉCILE, regardant la grange. Ah! là!

Elles entrent dans la grange.

SCÈNE IV.

LENOIR, MARGUERITE, L'OFFICIER CIVIL, GARDES, etc.

L'OFFICIER. Nous n'avons rien découvert.

LENOIR, faisant un geste d'impatience. Et dans cette grange?

L'OFFICIER. C'est par là que nous avons commencé.

LENOIR. Plus d'espoir! Mais attendez donc... qu'est-ce que je vois là-bas? deux jeunes filles!..

MARGUERITE, à part. Si c'était elles!

LENOIR. Elles viennent de ce côté!.. les voici.

MARGUERITE, à part. Dieu soit loué! ce ne sont pas elles! (A Lenoir.) Un instant, Citoyen; je vous engage d'abord à mettre vos lunettes; je ne crois pas que vous trouviez capture ici. Les deux jeunes filles qui viennent à nous ce sont mes nièces, ainsi que vous pourrez parfaitement les reconnaître.

SCÈNE V.

LES MÊMES, ROSALIE, JEANNETTE.

LENOIR, à part. Fausse espérance! (Haut.) Approchez, jeune fille.

JEANNETTE. Salut, respect, Citoyen.

ROSALIE, imitant sa sœur. Citoyen, respect et salut.

LENOIR. Je les reconnais en effet pour les jeunes filles auxquelles j'ai délivré des passeports.

MARGUERITE. C'est bien heureux!

LENOIR. Mais comment se fait-il qu'au milieu de la nuit, deux jeunes filles?..

MARGUERITE. Quant à ça, ça ne regarde pas la nation, ni vous, entendez-vous bien; elles sont venues de nuit, ces jeunes filles, parce qu'apparemment elles ont fait leurs adieux pendant le jour. Je vous le dis, parce que je ne veux pas qu'il y ait de mauvaises idées sur mes nièces, car autrement... Ah! ça, voyons, en avez-vous bientôt fini de vos visites? Ma maison sera-t-elle bientôt à moi? Vous faut-il aussi les clefs de la cave, celles du colombier? allez-y voir; mais ne restez pas ici une éternité. (A part.) Quand je veux de la société, je choisis mon monde. (A ses nièces.) Ah! ça, vous autres, vous savez que c'est à six heures précises, ce matin, que le conducteur doit vous prendre ici.

JEANNETTE. Ah! oui, ma tante.

MARGUERITE. Nous avons un peu à jaser avant le départ; et comme c'est commode de faire ses affaires au milieu de ces sœurs!.. Venez un peu par ici, vous autres.

Elle commence ses nièces sur le côté.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, à Lenoir. C'est une lettre qu'un messager extraordinaire vient d'apporter à l'instant; il en attend la réponse.

LENOIR, regardant la lettre. Le cachet du Comité de salut public! (Il ouvre la lettre.) La place que je sollicitais depuis longtemps n'est accordée; mais il m'est enjoint de partir pour Paris à l'instant même. (Une pause.) Fâcheux contre-temps!.. au moment peut-être de voir mes vœux de vengeance réalisés!.. A qui confierai-je le soin de diriger les poursuites?.. (Pause.) Le dévouement de Jérôme m'est connu, sa haine pour les nobles me donne une garantie de son zèle incorruptible. (Il appelle.) Jérôme!

L'OFFICIER CIVIL. Citoyen?

LENOIR. Approche. Cette dépêche rend mon départ pour Paris nécessaire; continue dans le pays les perquisitions les plus sévères, et quand les fugitives seront prises, que je sois le premier à en recevoir avis.

L'OFFICIER. Je vous en donne l'assurance.

LENOIR. Adieu, Citoyens.

Il sort suivi de son monde.

SCÈNE VII.

MARGUERITE, JEANNETTE, ROSALIE.

JEANNETTE. C'est bien heureux! enfin les voilà partis! fasse le ciel que mademoiselle Cécile et son amie échappent à ces méchantes âmes.

Elle va au fond et suit de l'œil les mouvements de la bande.

ROSALIE. Elles auront bien du mal; de tous côtés on ne rencontre que des gens armés, et ils vous regardent, dam, faut voir!.. c'est que ça fait peur tant de gens que ça ensemble.

JEANNETTE. T'en verras bien d'autres quand j'allons être à Paris.

ROSALIE. Dieu! que ça doit être beau ce Paris; il y a trois choses que je veux voir d'abord, moi; c'est la République, le Pont-Neuf et la marmite des Invalides.

MARGUERITE, revenant. Ah! ça, voyons, allez vous faire votre paquet; vous autres? vous savez bien que le maître du bureau a dit que si vous n'étiez pas prêtes quand la voiture passerait, qu'elle partirait sans vous.

JEANNETTE. Ah! ma tante, ça ne sera pas long, allez.

Marguerite les suit jusqu'à la porte de la chambre.

MARGUERITE. Toutes vos hardes sont sur le lit, dépêchez-vous.

Elles sortent.

SCÈNE VIII.

MARGUERITE, CÉCILE, HORTENSE.

HORTENSE. Je n'entends que la voix de Marguerite; il n'y a plus de danger; ils sont partis... Cécile!

CÉCILE. Bonne Marguerite!

Elle va près d'une chaise; à ce moment Marguerite aperçoit les jeunes filles; elle vient sur le devant de la scène, va pousser un cri de surprise, se retient.

MARGUERITE. Vous!.. vous ici... (*Elle tombe à genoux.*) Ah! mon Dieu, tu as fait un miracle en faveur de l'innocence.

CÉCILE. Je suis faible; mes jambes peuvent à peine me soutenir.

MARGUERITE. Attendez, attendez.

CÉCILE. Hortense, le premier moment de calme que je trouve doit être pour te remercier du tendre dévouement dont tu m'as donné une si grande preuve dans la nuit fatale qui vient de s'écouler. (*Elle l'embrasse.*) Bonne Hortense! tu t'es jetée pour moi à travers une vie d'amertume et de périls, car tu pouvais t'y soustraire; on t'aurait pardonné, tu n'es pas de la famille de Clainville.

HORTENSE. L'amitié m'a fait passer ce sang-là dans les veines.

MARGUERITE. Maintenant nous n'avons pas à craindre d'être aperçues, et s'ils revenaient, la vieille Marguerite verrait sa maison réduite en cendres, et la dernière goutte de son sang versée avant de voir les colombes livrées à ces vautours... (*Elle apporte une jatte de lait.*) Laissez Marguerite vous servir; après, vous lui conterez vos douleurs, et si elle peut vous être utile à quelque chose... Mais mangez donc.

CÉCILE. La voix de monsieur Lenoir qui est venue jusqu'au fond de notre retraite a glacé tout mon sang.

On frappe à la porte de la ferme.

MARGUERITE. Qui peut frapper?..

CÉCILE. Encore des dangers!..

CHARLES, en dehors. Ouvrez, mère Marguerite, ouvrez.

HORTENSE et CÉCILE. La voix de Charles!..
Marguerite ouvre.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLES.

CÉCILE, courant à Charles. Vous avez pu échapper, Charles!..

CHARLES. Plus heureux que mon père, mon courage m'a protégé.

CÉCILE. Et Albert.

CHARLES, tristement. Il a payé de sa vie le dévouement qu'il avait fait paraître.

CÉCILE et HORTENSE. Ah! mon Dieu!

CHARLES. Un moment après vous aviez quittés, je me suis jeté au milieu des flammes qui dévoraient déjà le château; mon père luttait contre six assassins, je vole à son secours, je parviens à le dégager; mais il avait été frappé d'une blessure mortelle. Ses derniers mots furent des vœux pour vous et pour le général Clainville. Je me battis en désespéré, et, au moment d'être accablé par le nombre, je trouvai un moyen de retraite, je m'étais déjà mis en route pour rejoindre cette ferme, quand une voix connue m'appela; c'était le jeune Gervais, le fidèle domestique de votre père, qui, travesti en berger, apportait des nouvelles du général et une lettre pour vous, mademoiselle Cécile, et en même temps des instructions pour moi.

CÉCILE. Une lettre de mon père... donnez, Charles... mais avec quel émotion vous me remettez ce message!..

CHARLES. C'est qu'il y a encore pour vous de nouveaux malheurs à apprendre.

CÉCILE. De nouveaux malheurs?... (*Elle va pour lire la lettre, elle éprouve un tremblement.*) Hortense, tiens, lis... l'émotion, la crainte, m'ôtent l'usage de mes sens... (*Hortense prend la lettre.*)

HORTENSE. Du courage, Cécile, écoute: « Fuis ma fille, s'il en est temps encore; Albert te conduira à la ferme de l'Étang. »

CÉCILE. Albert!

HORTENSE, continuant. « Vous pourrez y arriver en une nuit; la contrée est déserte, tu y seras en sûreté; je suis appelé au tribunal révolutionnaire, accusé de trahison. O liberté! ô patrie! et mon sang coule des blessures que j'ai reçues pour vous défendre! arme-toi de courage, ma Cécile; je te confie aux soins de ta jeune amie; elle t'aidera à supporter le coup qui nous frappe; rappelle toute la fermeté que j'ai mise dans ton âme, et s'il faut que nous succumbions, notre cause est trop belle pour regretter une vie perdue pour elle. »

CÉCILE. Ah! mon père... (*Elle se remet.*) Mais ce n'est pas le moment des larmes... je la sauverai... j'en conçois le projet. C'est le Ciel qui m'inspire. Hortense, tu rempliras les intentions de mon père, en te rendant à la ferme de l'Étang, et là, tu attendras de nouveaux événements... et des instructions.

HORTENSE. Et toi?

CÉCILE. Moi... je pars pour Paris... j'irai demander, obtenir la grâce de mon

père, ou mourir aux pieds de ceux qui me la refuseront.

HORTENSE. Et tu penses que je te quitterai ? Si tu pars, je pars, je reste, si tu restes, je te suis partout ; ma vie t'appartient ; ton cœur t'inspire une résolution généreuse et hardie, laisse-moi en partager l'honneur et les dangers... Oh ! Cécile, pourrais-tu te résoudre à m'abandonner ?...

CÉCILE. Ne me fais pas pleurer, j'ai besoin de mes forces.

MARGUERITE. Mais pensez-vous, mademoiselle Cécile, aux dangers...

CÉCILE. Je les brave.

CHARLES. Le voyage offre mille difficultés.

HORTENSE. Charles, ne cherche pas à intimider notre courage... plus il y aura de périls à courir, plus grand sera le bonheur de les vaincre.

CHARLES. Hortense, ne croyez pas que je pense à arrêter l'élan d'un si noble dévouement ; moi-même je veux vous suivre... mais que dis-je... ne serait-ce pas augmenter vos dangers... ma présence près de vous, vous trahirait ; et, d'un autre côté, comment pourriez-vous vaincre les obstacles qui se présentent ? franchir la distance qui vous sépare du général... arriver à Paris au milieu des agens de la surveillance la plus active ?

HORTENSE. Aidez-nous de conseils, Charles ; mais de conseils qui nous facilitent les moyens de parvenir à notre but ; car Cécile et Hortense sont vouées, toutes deux à l'accomplissement de ce grand acte... n'est-ce pas, ma Cécile ?

CÉCILE. Oh ! oui... oui, Hortense... réussir ou mourir... (Une pause.) Mais il me revient une pensée... mère Marguerite, dites-moi (Elle lui parle à l'oreille), c'est chez le représentant Rivarol, rue St-Dazaire, n. 20, que se rendent vos nièces ?... elles ont des passeports, n'est-ce pas ? (Elle parle bas, et Marguerite semble indiquer la porte de la chambre où se trouvent ses nièces.) C'est un moyen de réussir... Viens, viens, Hortense... ta voix perdra de concert avec la mienne.

HORTENSE. Que veux-tu de moi ?
CÉCILE. Tu le sauras... mais viens... hâtons-nous...

Marguerite conduit Cécile et Hortense.

SCENE X.

CHARLES, Seul.

Quel projet vont-elles mettre à exécution ?... Charles ? Charles... était-ce donc là l'heureux retour que tu avais rêvé !..

terribles événemens qui viennent briser tes espérances !.. Hortense, l'amie de ton cœur, est séparée de toi par un dévouement que tu ne peux qu'admirer... Ton père enlevé à ta tendresse au moment où ses conseils auraient soutenu ton âme... il ne reste que la chance des combats pour distraire tes affligantes pensées... Pauvres jeunes filles ! pauvres Charles !.. notre sort commun est bien digne de pitié.

SCENE XI.

CHARLES, LE CONDUCTEUR, MARGUERITE.

MARGUERITE. Déjà la diligence.

On frappe.

LE CONDUCTEUR. Eh mère Marguerite ! où sont donc vos nièces ? est-ce qu'elles ne sont pas prêtes ?

MARGUERITE. Si fait, si fait... Je vais les appeler.

LE CONDUCTEUR. Ah ! ça, j'espère qu'elles sont munies de bons papiers... car aujourd'hui, c'est de rigueur ; et hier encore on a envoyé sur toutes ces routes-ci des ordres sévères pour arrêter, s'ils ne sont pas porteurs de passeports, les voyageurs masculins, et surtout féminins.

MARGUERITE. Ah ! mon Dieu ! (Se reprenant.) Heureusement, mes nièces n'ont rien à craindre.

LE CONDUCTEUR. Les parentes de la mère Frémont sont de bonnes patrintes. n'est-ce pas ? Mais en route, il n'y a pas de temps à perdre... où sont-elles donc ?

MARGUERITE, appelant. Jeannette, Rosalie !.. eh dépêchez-vous donc.

HORTENSE, et CÉCILE, dans la coulisse. Nous v'la ma tante, nous v'la !

CHARLES, à part. Cette voix !..

SCENE XII.

LES PRÉCÉDENS, HORTENSE, CÉCILE, en paysannes.

MARGUERITE. Allons donc, mes enfans, le conducteur s'impatiente.

HORTENSE. Nous voici.

CHARLES, à part. Ce sont elles, que des dangers les menacent !

MARGUERITE, au conducteur. Je vous recommande bien ces pauvres enfans... Deux jeunesse toutes soules en route !..

LE CONDUCTEUR. Soyez tranquille, je les prends sous ma protection.

CÉCILE, bas à Marguerite. Mère Marguerite, acceptez ce faible témoignage de ma reconnaissance ; c'est un soulagement pour votre vieillesse.

HORTENSE, tenant la main de Charles. Charles, du courage.

CHARLES. Je serai digne de vous.
MARGUERITE. Adieu, adieu, mes chères
enfants.

CHARLES. Puisse le sang de mon père
servir au moins à les sauver.

LE CONDUCTEUR. En route! en route!

MARGUERITE, priant. Mon Dieu, con-
duisez-les à bon port, et prenez les jours
de la vieille Marguerite.

Fin du premier Tableau.

DEUXIÈME TABLEAU.

Le théâtre représente une salle d'auberge.

SCÈNE I^{re}.

MADELON, JEAN-LOUIS, entrant
en scène.

MADELON. Allons, v'là le couvert mis
dans la salle à manger. La diligence peut
arriver quand ça lui fera plaisir.

JEAN-LOUIS. Avec ça qu'il est joliment
mis, ton couvert.

MADELON. Ah! bah, c'est assez bon pour
les voyageurs qu'on voit ici...

JEAN-LOUIS. Citoyenne Madelon, je te
préviens que tes opinions te joueront que-
que farce... prends garde. On sait que tu
regrettes les ci-devant et que tu pleures
les moines.

MADELON. Est-ce que ça te regarde, toi?
Jo ne suis pas une ingrate, moi, et je m'
souviendrai toujours avec plaisir que j'ai
essuyé ma première assiette chez les Bé-
nédictins et fait ma première salade chez
les Capucins.

JEAN-LOUIS. Alors ne fallait pas te mettre
fille d'auberge à Meaux, sur la grande
route de Paris, où la nation passe à chaque
instant pour se rafraîchir et casser une
croûte.

MADELON. J'ai pas eu le temps de choisir
une condition quand on a fermé le couvent
de Bouxières où j'étais comme une vraie
poule en pâte, je me suis jetée dans la
première place qui s'est présentée... je suis
une victime de la révolution... mais, Dieu
merci, j' n'en ai pas pour long-temps à
me compromettre ici... mon parrain qu'est
conclierge à la Conciergerie m'a écrit qu'il
voulait m'établir bouquetière sur la place
du Palais de Justice, et après-demain j'
pars pour Paris.

JEAN-LOUIS. Eh ben! avant, faudra que
je te fasse donner un savon par l'épicier
Romulus, le greffier de la commune.

MADELON. Eh ben! desserre les dents et
moi j'ouvrirai la bouche... hier je t'ai en-
core entendu dire du mal du papier-mo-
naie.

JEAN-LOUIS. Peut-on dire cela? moi qui
bois du vin blanc pour sept ou huit mille
francs... d'assignats...

MADELON. Et puis j'ai découvert aussi
que tu faisais la commission pour échanger
les pièces d'or des nobles qui se cachent.
Tu sais ben que j' t'ai vu... républicain,
va donc me dénoncer à présent.

JEAN-LOUIS. Chut! chut!... ce que je t'ai
dit c'était pour rire... toutes les opinions
sont respectables...

MADELON. V'là la maréchaussée qui vient
pour voir les passeports : depuis qu'on a
la liberté, on ne peut plus faire un pas
sans permission... c'était pas comme ça du
temps des révérends pères. Puvr's pères!
comme ils doivent être malgrès, eux qui
s' nourrissaient si bien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE BRIGADIER, et un GEN-
DARME.

JEAN-LOUIS. Bonjour, brigadier.

LE BRIGADIER. Bonjour, Jean-Louis.

MADELON. Pourquoi donc qu'on ne me
dit pas bonjour aujourd'hui à moi.

LE BRIGADIER. C'est qu'il m'est revenu
des choses...

MADELON. C'est ça, on aura fait des can-
caps de dessus mes opinions... (*Elle re-
garde Jean-Louis.*) Citoyen, demande à
Jean-Louis, il répond de moi, lui...

JEAN-LOUIS. Oh! c'est vrai que mainte-
nant elle est aussi bonne patriote que moi.

LE BRIGADIER, l'embrassant. Alors, ci-
toiyenne, fraternisons.

MADELON. Sur les deux joues... et à la
nation... (*A part.*) Ne faut pas plaisanter
avec les gendarmes.

On entend le bruit d'une voiture.

JEAN-LOUIS. V'là la diligence qui arrive.
Il sort.

MADELON, à part. J' verrons si les pro-
fits seront meilleurs aujourd'hui qu'hier.
Entre douze voyageurs ils m'ont donné six
sous.

SCÈNE III.

LES VOYAGERS, LE BRIGADIER, LE
GREFFIER, LE CONDUCTEUR, HOR-
TENSE, CÉCILE, JEANNETTE, RO-
MULUS, greffier.

LE GREFFIER. Doucement, doucement,
voyageurs... rangez-vous tous par la droite.
Conducteur, la feuille...

MADELON. Il y a une bonne fournée au-
jourd'hui, à la bonne heure. (*Regardant
Hortense.*) Ah! mon Dieu, mais je ne me
trompe pas...

CÉCILE, à Hortense. Nous sommes re-
connues...

HORTENSE, *bas, regardant Jeannette.* C'est Madelon.

MADELON, *s'approchant d'Hortense.* Ne craignez rien, je devinons. Si Madelon peut vous être utile, elle est là... et d'aplomb... et voilà...

LE GREFFIER. Madelon, veux-tu bien ne pas te mêler aux voyageurs, que je les compte.

MADELON, *se retirant.* Je voulais voir si je ne reconnaissais pas par là quelque visage des environs... Vois-tu, moi, citoyen épicier, je suis peut-être la fille d'auberge qui a le plus de connaissances.

LE GREFFIER. Procédons à l'examen sérieux des signifiements.

CÉCILE. Ah! mon Dieu! s'il allait découvrir la ruse. Hortense, prends bien garde de te trahir.

LE GREFFIER. On ne peut trop faire l'attention car ces troupes de ci-devant qui sont en déroute ne se font aucun scrupule de fabriquer de faux papiers, mais, par bonheur, la municipalité a de bons yeux... Où sont donc mes lunettes? Ce n'est pas nous autres qu'on attrape... c'est nous qui attrapons les autres, n'est-ce pas, gendarme.

LE BRIGADIER. Je t'en réponds, citoyen épicier.

LE GREFFIER, à un voyageur. Où vas-tu et qui que t'es?

LE VOYAGEUR. Hein?

LE GREFFIER. Je te dis qu'est-ce que t'es... à quoi que tu gagnes la vie.

LE VOYAGEUR. Lis le passeport...

LE GREFFIER. Ah! c'est juste! Le bœuf, marchand de vaches, etc., etc. *(Il rend le passeport.)* T'es en règle. *(A un autre citoyen.)* Ah! je te reconnais... tu vendes de la viande à la République... t'est un bon... honneur à ceux qui ne laissent pas jeûner la nation. Salue, gendarme. *(A un troisième passeport. Lisant.)* « Nez... cheveux... etc., etc... signes particuliers, enrhumé. » *(Le voyageur tousse.)* Il y a identité... tu peux circuler à pied ou à cheval... à vous autres, jennesses... approchez.

LE CONDUCTEUR. Quant à celles-là... elles sont de ma connaissance, et me sont recommandées par la cuisinière d'un représentant du peuple...

LE GREFFIER, *se découvrant.* La cuisinière d'un représentant... les plus grands égards... alors... *(Se ravissant.)* Montrez-moi vos passeports... *(Il donne à lire au gendarme.)* Rose Frémont!

CÉCILE. C'est moi, citoyen, et v'là ma sœur.

LE GREFFIER. « Taille... cheveux... et

coiffure... bonnet, idem... » Assurons-nous si la bouche est idem... c'est bien ça... et l'autre, Jeanne Frémont... ce passeport est en règle, et puis d'ailleurs elles connaissent la cuisinière d'ou représentant du peuple.

HORTENSE, à part. Je respire!

LE GREFFIER. Et toi, là, qui te tiens derrière avec ton bonnet blanc, tu devrais savoir que c'est pas la couleur à la mode.

LE VOYAGEUR. Mes opinions sont connues, le bonnet n'y fait rien... t'as qu'à t'informer de chauchaud, citoyen greffier... chauchaud, le marmiton de l'auberge de la potence... d'ailleurs, v'là mes papiers.

LE GREFFIER. Voyons le signalement... « Tête de veau... pieds de mouton... oreilles à la poulette... » Qu'est-ce c'est que ça? *(Lisant.)* « Langue aux cornichons. »

LE VOYAGEUR. Ah! pardon... pardon... je me suis trompé, j'ai pris la carte de l'auberge pour mon passeport.

LE GREFFIER. A d'autres, tu espérais nous tromper par ce faux signalement... c'est un ci-devant déguisé en marmiton... Gendarme, mets-y les menottes, la corde et les poucettes.

LE VOYAGEUR. Mais je vous dis...

LE GREFFIER. Il dit vous... c'est un émigré... qu'on l'emmène... et moi, j'vais faire mon rapport.

MADELON, criant. Les voyageurs à table!

LE GREFFIER. A table? Je reste; il pourrait survenir des voyageurs...

LE CONDUCTEUR. Vivement, nous ne resterons qu'un petit quart-d'heure. *(Les voyageurs passent dans la salle à manger. A Hortense et à Cécile.)* Mes petites mères, vous devez avoir appétit, l'air de la grande route est vil, suivez les voyageurs.

CÉCILE. Je vous remercie bien, monsieur le conducteur, nous ne nous mettrons pas à table.

LE CONDUCTEUR. Je voudrais bien voir ça... si la bourse n'est pas bien garnie, j'y suppléerons! Ah! ben, la tante Frémont ferait un beau train, si elle savait que j'ai laissé jeûner ses nièces... elle me pardonnerait davantage de vous avoir fait boire un petit coup de trop... venez, venez...

HORTENSE. Ne nous forcez pas; ma sœur se trouve un peu malade, et moi, la voiture m'a étonnée...

LE CONDUCTEUR. Ah! je vois ce que c'est... c'est timide... ça a peur de se trouver en tête-à-tête avec dix consommateurs...

CÉCILE. Nous prendrons seulement ici de quoi nous rafraîchir...

MADELON, survenant. Je vas vous attran-

ger tout ça, moi... jé vas mettre ces deux jeunes-là dans la petite salle voisine, à un bout de table, elles seront seules.

— **LE CONDUCTEUR.** Eh ben! c'est ça... mais aye soin de ces petites mères, Madelon... si elles sont contentes, je te donnerai trois baisers pour ton pour-boire.

— **MADÉLON.** Ils sont généreux comme ça les farceurs de conducteurs.

Le conducteur et Madelon sortent en plaisantant querubile.

SCÈNE IV.

CÉCILE, HORTENSE.

CÉCILE. Dieu soit loué, Hortense, le ciel veille sur nous... sa protection est évidente.

HORTENSE. Que de fois je l'ai remercié dans le silence de la voiture... comme mon cœur a battu dans les premiers instans de la route.

CÉCILE. Heureusement, les voyageurs avec lesquels nous nous sommes trouvées paraissent bons, simples, et trop occupés de leurs affaires pour s'inquiéter des nôtres. Hortense, nous n'avons plus rien à redouter, nous sommes à Meaux, ce soir même nous arrivons à Paris, et là l'Inspiration ne nous manquera pas pour aviser aux moyens de sauver mon père.

HORTENSE, réfléchissant. Je pense à une précaution que nous avons négligée et qu'il est peut-être encore temps de prendre, les assignats qui nous restent sont insuffisans pour les petits frais de route que nous avons encore à faire, il faudrait au plutôt aviser au moyen de changer une pièce d'or.

CÉCILE. Ne pouvons-nous entrer chez une marchande, y faire emplette de quelque bagatelle et obtenir cet échange avec sécurité?

HORTENSE. Peut-être ici exciterions-nous les soupçons?

CÉCILE. Tu t'alarmes trop facilement. Quoi de plus naturel que deux voyageuses, même des habitantes des campagnes, aient une pièce d'or, fruit de leurs épargnes, un trésor. L'aimerais mieux qu'un autre que nous se chargeât...

CÉCILE. Tu crois... eh bien! tiens, ce garçon...

HORTENSE. Sans doute.

SCÈNE V.

LES MÊMES, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, à part. Elles ne sont pas moi construites du tout, du tout, ces jeunes-là. La brune me revient assez à moi, et je n'haïrais pas non plus la blonde; elles m'plaisaient bien toutes deux.

CÉCILE. Vous êtes de cette auberge, n'est-ce pas, mon ami?

JEAN-LOUIS. Je suis bien fiché, citoyenne paysanne; mais il faut que tu me dises tu, ou je ne vous répondrais pas...

CÉCILE. Eh bien! réponds-moi...

JEAN-LOUIS. Je fais partie de cette auberge. Qu'est-ce qu'il vous faut; voulez-vous que j'aille vous acheter un fromage de Brie; tous les voyageurs qui passent à Meaux en achètent du fromage de Brie... ça coule de source.

CÉCILE. Non, écoutez, c'est autre chose. Quand nous avons quitté notre village, not' bonne mère nous a remis un louis de vingt-quatre livres.

JEAN-LOUIS. Un louis de vingt-quatre livres! diable! c'est de beaux partis que ces filles-là.

CÉCILE. Il nous en revient à chacune moitié, et avant de nous quitter, nous voulons partager...

JEAN-LOUIS. Le magot...

CÉCILE. Mais faut changer la pièce, et s'il y avait moyen...

JEAN-LOUIS. Daniel je ne le ferais pas pour d'autres que vous, car l'aurais trop peur de trahir la nation sans le vouloir... mais pour deux paysannes qui ne sont pas des nobles, ça se peut... La mère Simon la fromagère me fera ça, elle... ah! ça, vous savez qu'il y a de la perte sur l'or...

CÉCILE. Fais la commission pour le mieux.

JEAN-LOUIS. Sois tranquille, tu ne perdras pas plus de six francs... on n'est pas juif à Meaux... Mais parlons bas; je vois venir c'te sournoise de Madelon, faut nous désher d'elle, c'est une fille qui est capable de faire pendre deux montagnes...

CÉCILE, donnant le louis à Jean-Louis. Tiens, voilà la pièce. Dépêche-toi, car la diligence ne tardera pas à se remettre en route.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MADÉLON.

MADÉLON. Quand vous voudrez, vous autres, vous mettre à table, vous êtes servis.

CÉCILE et HORTENSE. Merci.

Elles vont se mettre à table.

JEAN-LOUIS. Est-elle insolente, c'te Madelon!

MADÉLON. Tien! faudrait-il pas prendre des mitaines pour servir des paysannes?

Il sort.

SCÈNE VII.

JEAN-LOUIS, regardant la pièce. C'est égal; ils ont beau faire afficher

que les assignats valent mieux que l'argent et que le papier est bien plus précieux que l'or, ça a du mal à se mettre dans ma tête de patriote... enfin, c'est pas ça la question... il faut changer c'te pièce, voilà l'affaire, mais auparavant je ne serais pas fâché de savoir si elle est bonne... Qu'est-ce que j'enten-dons-là ? c'est un voyageur qu'on conduit ici, comme il a l'air moulu ! J'vois c' que c'est : il aura eu des difficultés avec les orniers de la grand' route en sortant d' Meaux.

SCENE VIII.

JEAN-LOUIS, LENOIR.

LENOIR, aux domestiques. Merci, vous dis-je, vos soins me sont inutiles, je ne suis pas blessé. Les chevaux et la voiture ont peut-être besoin de vous, allez voir, car je veux avant une heure reprendre la route de Paris.

JEAN-LOUIS. Citoyen, comme le bourgeois n'est pas ici pour cause d'absence, si t'as besoin d'queuq' chose...

LENOIR. Merci, je ne veux rien.

JEAN-LOUIS, d part. Il n'a pas l'air aimable, le citoyen. Il est bien couvert tout d' même. Ce petit maigre-là doit être quelque gros fournisseur de la nation. Mais j'y pense, il doit être au fait de la monnaie, il faut que je lui demande ce qu'il pense de mon jaunet. (Haut.) Saust'interrompre, citoyen voyageur, voudrais-tu me dire si ce ci-devant-là est de bonne qualité ?

LENOIR. De l'or...

JEAN-LOUIS. Eh ben ! qu'est-ce qu'il a donc ? il regarde ma médaille comme s'il n'en avait jamais vu.

LENOIR. Il paraît que tu fais de bonnes affaires, l'ami, pour avoir de ce métal dont on ne trouve plus guère, Dieu merci. Est-ce que tu cumulerais les fonctions de palefrenier avec celles d'hommes d'affaires d'émigrés, hein ?

JEAN-LOUIS. Oh ! c'est œil qu'il me lance !

LENOIR. Sais-tu que tu joues là ta tête ?

JEAN-LOUIS, effrayé. Ma tête ! ah ! mais un instant, je suis trop attaché à ma tête pour la jouer.

LENOIR. De qui tiens-tu cette pièce d'or ?

JEAN-LOUIS. Je la tenais de deux jeunes filles qui venant de leur village, et qui m'ont chargé de la changer.

LENOIR. Tu vas me faire un conte, n'est-ce pas ?

JEAN-LOUIS. Un conte ! ah ! mon Dieu ! non.

LENOIR. Songe que tu parles à l'accusateur public du tribunal révolutionnaire.

JEAN-LOUIS, plus épouvanté. Ah ! Monsei-

gneur... je veux dire Monsieur... non je me trompe... Citoyen... (A part.) V'là que j'patange, je n'sais plus ce que je dis.

LENOIR. Amène-moi ces jeunes filles, je veux les interroger...

JEAN-LOUIS. Tout de suite, grand citoyen, elles sont là, et vous verrez... c'est-à-dire tu verras que ça n'est pas des aristocrates. (A part en sortant.) Ah ! mon Dieu ! j' m'étais mis dans la gueule du loup.

SCENE IX.

LENOIR, seul.

Je brûle d'arriver à Paris, d'y apprendre l'arrestation de la fille du général... Mais Hortense... elle aura suivi son amie... Charles aura protégé leur fuite... Charles ! à ce nom je sens ma fureur s'accroître de tous les tourmens de la jalousie. Il est aimé, et moi, l'on me méprise... Hortense, tu paieras cher...

SCENE X.

LENOIR, JEAN-LOUIS.

JEAN-LOUIS, entrant. Venez, venez par ici. En v'là une des deux, grand Citoyen, l'autre va venir, elle achève son dîner.

LENOIR, apercevant Hortense. Que vois-je ? c'est elle ! (A Jean-Louis.) Va porter l'ordre au commandant de la force armée de se rendre ici et d'investir cette maison.

JEAN-LOUIS. J'y cours. (En sortant.) Qu'est-ce que ça signifie ?

LENOIR, avec une joie féroce. Jé les tiens.

SCÈNE XI.

LENOIR, HORTENSE.

HORTENSE. Citoyen, que me veut-on ?

LENOIR. Approchez.

HORTENSE, poussant un cri. Ciel ! c'est lui !

LENOIR. Oni c'est l'homme que tu as abreuvé de mépris, et qui tient à présent entre ses mains le sort de ton amie.

HORTENSE. Ah ! Monsieur, pitié, pitié pour elle, ou j'exprime à vos pieds.

LENOIR. Relève-toi ! cette position humiliante ne convient pas à ta dâdaigneuse fierté. Hortense, je te le disais bien, l'instant n'est point éloigné où les protecteurs eux-mêmes auront besoin de protection ; tu n'as pas tenu compte de mes paroles... eh bien ! Cécile va porter sa tête sur l'échafaud, et toi, sa tendre amie, tu pourras dire : Voilà mon ouvrage ! c'est moi qui lui ai donné le coup mortel en reposant avec mépris le seul homme au monde qui pouvait la protéger.

HORTENSE. Oh ! ciel ! moi ! je consens la mort de ma Cécile ! Oh ! non, non, Mon-

sieur, vous ne pouvez me faire si malheureux... tant de cruauté...

LENOIR. N'est-ce pas toi qui m'en as donné l'exemple? L'es-tu inquiétée des tourmens de mon âme quand tu as rejeté avec un dédain cruel l'expression passionnée de mon amour? Ton Charles, cet amant que tu adores, ne m'a-t-il pas injurié, menacé en ta présence? Il faut du sang pour laver tant d'affronts.

HORTENSE. Eh bien! prenez le mien; mais... au nom du ciel, épargnez la fille de mon bienfaiteur.

LENOIR. Non, non, tu ne souffrirais pas assez... c'est Cécile qui mourra, le coup te sera bien plus déchirant en passant par le cœur de ton amie!

HORTENSE. Ah! malheureuse! malheureux! Mais n'est-il donc aucun moyen d'apaiser votre fureur?

LENOIR. Un moyen, dis-tu?

HORTENSE. Que puis-je faire? parlez; pour arracher Cécile à la mort, aucun sacrifice...

LENOIR. Même celui de ton amour pour ce Charles...

HORTENSE. L'exigez-vous? (*A part.*) O Charles, je conçois ton âme, toi-même tu me le commanderais. (*Haut.*) Eh bien! je vous jure...

LENOIR. Un serment de femme! non, non, il me faut une autre preuve que tu ne seras jamais à ton amant.

HORTENSE. Cette preuve, comment puis-je vous la donner?

LENOIR. En te donnant à moi.

HORTENSE. Consentir! jamais!

LENOIR. Jamais, dis-tu?

HORTENSE. Homme impitoyable, n'est-ce donc pas assez du sacrifice que je vous fais en vous jurant à la face du ciel de n'appartenir jamais à un autre?

LENOIR. Non; il faut que tu m'appartiennes, il faut que je puisse à mon tour insulter à l'amour de ton Charles, comme hier il insultait au mien.

HORTENSE. Cécile, pardonne-moi; mais un pareil dévouement est au-dessus de mon courage.

LENOIR. Eh bien, mes ordres sont donnés, dans un moment la force armée sera ici, et elle fera son devoir.

HORTENSE. Grâce! grâce!

LENOIR. Finissons... L'un vient, je crois.

HORTENSE. Attendez, attendez... Mais, vous-même, si la voix de l'humanité l'emportait dans mon âme sur celle de la vertu, quelle garantie me donneriez-vous de la liberté et de la vie de Cécile?

LENOIR. Toutes ce que tu pourrais désirer.

HORTENSE. Ecoutez: il est un moyen qui peut nous satisfaire tous les deux; vous, en rendant mon évvasion de vos mains impossible, moi, en assurant celle de Cécile.

LENOIR. Parle.

HORTENSE. Voici le passeport de Cécile, vous allez le viser pour une terre étrangère; sous le nom d'Hortense elle pourra s'éloigner.

LENOIR. Et toi?

HORTENSE. Et moi je prends ici sa place et son nom; je deviens Cécile Clainville. De cette manière, votre proie reste entre vos mains; ma vie est à vous, et il ne me reste à choisir qu'entre votre amour et l'échafaud.

LENOIR. Une pareille substitution...

HORTENSE. Que craignez-vous? personne ne nous connaît... la ruse ne peut donc être déconverte... J'entends du bruit... vite, signez-moi le passeport de Cécile.

LENOIR. Allons, j'y consens.

Il écrit le passeport.

HORTENSE. On vient, ce sont eux... donnez, monsieur.

LENOIR,pliant le passeport qu'il a signé. Un moment, vous avez encore une formalité à remplir.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, MADELON, LE MUNICIPAL
LA MARÉCHAUSSÉE.

LENOIR. Saisissez-vous la citoyenne Cécile Clainville.

LE MUNICIPAL. Où donc est-elle?

HORTENSE. Devant toi! citoyen...

MADELON. Mais non, ça n'est pas...

HORTENSE. *bas.* Tais-toi.

LE MUNICIPAL. Ah! c'est la paysanne, je m'en avais douté.

LENOIR. Dressez le procès-verbal d'arrestation... Signe, citoyenne Clainville. (*Hortense signe. — Lenoir à part.*) Elle ne peut plus m'échapper. (*Bas à Hortense, et le lui remettant.*) Tiens, voici le passeport de Cécile.

HORTENSE, *bas à Madelon.* Madelon, remets ce passeport à Cécile, dis-lui qu'elle en fasse usage à l'instant même; qu'elle quitte la France... Dis lui que je ne cours aucun danger, n'oublie pas... il y va pour elle de la vie.

MADELON. Soyez tranquille, mademoiselle. Cécile, dans la coulisse. Hortense! Hortense!

HORTENSE, *ôtant rapidement la clef de la porte.* Il faut la sauver malgré elle. Partons, Messieurs.

Cécile, en dehors, frappant à la porte. Hortense! Hortense!

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente une des salles de la Conciergerie. Une porte avec guichet au fond; une table côté cour, un registre et un encrier. — Une corbeille de bouquetière, côté jardin; trois chaises rustiques.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIAC, MADELON.

MADELON.

Père capucin, confessez ma femme,

Père capucin, confessez-la bien.

Si vous n'la confessez pas bien,

Je l'enverrai au per' gardien.

Père capucin, etc.

Tra déri déra, tra la la la la!

Tra déri déra, tra la la la la!

MARIAC. Que diable nous chantes-tu là?

MADELON. Mon oncle, c'était le chant national des Capucins... C'est que vous ne savez pas, vous, mon oncle, je suis un enfant du couvent... Dites donc, mon oncle, vous avez eu une bien mauvaise idée de me faire quitter une place de fille d'auberge à Meaux pour m'établir bouquetière. Y'a seulement trois jours que je suis en boutique, et toutes mes économies y ont passé.

MARIAC. En vérité?

MADELON. C'est pas étonnant, depuis que le gouvernement a donné congé à tous les saints du Paradis, il n'y a plus d'êtes, et par conséquent, on n'achète plus d'bouquets pour les souhaiter... et par ainsi, les bouquetières sont enfoncées avec les saints, l'un portant l'autre; dire qu'à l'heure saint Jacques, saint Joseph, saint Firmin, saint François ne sont plus que de la Saint-Jenn.

MARIAC. Mais, dans cette prison dont je t'ai accordé l'entrée, ne fais-tu pas de bonnes affaires.

MADELON. C'est vrai qu'ici je m'en r'tire assez bien; mais, voyez-vous, ça m'feud l'cœur quand je vends un bouquet, de me dire qu'il n'aura pas le temps de se faner entre les mains de celui qui m' l'achète.

MARIAC. Il est vrai que ça va vite, ici... Depuis un mois seulement, v'là déjà un registre rempli jusqu'à la couverture des noms de prisonniers.

MADELON. Et mamzelle Hortense... c'est-à-dire, mamzelle Cécile Clairville?

MARIAC. C'est aujourd'hui qu'elle doit passer en jugement. Elle est protégée, à ce qu'il paraît, par le citoyen Lenoir, car voilà déjà trois jours qu'elle est ici, et ordinairement on ne les laisse pas languir si longtemps sans les juger.

MADELON. Est-ce que vous croyez qu'elle sera condamnée?

MARIAC. Parbleu! comme les autres.

MADELON. Pauvre fille!

MARIAC. En parlant de cela, il y a une jeune paysanne qui s'est présentée plusieurs fois au guichet en demandant à voir la ci-devant.

MADELON, à part. C'est mamzelle Cécile.

MARIAC. Mais je lui ai fait répondre que sans ma permission express...

MADELON, à part. Je n' sais pas si j'ai bien fait de me prêter à c' qu'elle m'a demandé pour l'introduire ici... mais elle m'a tant priée, tant suppliée...

On entend un coup de marteau au guichet; une voix crie: L'officier de ronde. Mariac va ouvrir le guichet.

SCÈNE II.

LES MÊMES, CHARLES.

MARIAC. Salut citoyen officier.

Il se remet à son ouvrage.

CHARLES, à part. A quelles pénibles fonctions suis-je obligé de me résigner... (Soupirant.) les soldats de la république descendus au rang des geoliers.

MARIAC. Il me semble, mon capitaine, que je n'ai pas encore eu celui de te voir dans ce domicile.

CHARLES. Mon régiment n'est à Paris que depuis hier.

MARIAC. Diable on ne lui donne pas le temps de débrider. C'est qu'il y a de la besogne, si le soldat ne nous aidait pas à avoir un peu l'œil sur les pigeons que nous tenons en cage, nous ne pourrions pas y suffire... tiens, citoyen capitaine, regarde seulement la liste de trois jours.

CHARLES, à part, jetant les yeux sur les listes. Que de victimes... mon Dieu, le nom de Cécile Clairville est sur la liste, elle est ici?

MARIAC. Oui, depuis trois jours...

CHARLES, à part. L'infortunée! Et Hortense qu'est-elle devenue? Tous les renseignements que j'ai pris sur elle ont été inutiles...

MARIAC. Tu connais donc la ci-devant.

CHARLES. Oui, nous sommes du même village... Ne pourrais-je la voir?

MARIAC. C'est impossible; elle est au secret, il n'y a que ma nièce qui puisse l'approcher pour la servir... c'est l'ordre du représentant Lenoir.

CHARLES. Lenoir! le misérable!

MARIAC. Qu'est-ce que tu dis ? Est-ce que tu ne sais pas qui il est ?

CHARLES. Tu vois bien que si... suis-moi, je vais commencer ma ronde (*A part.*), peut-être trouverai-je le moyen...

MARIAC. Je suis à toi, mais, je t'en prie, pas de mots à double entente sur le citoyen Lenoir tant qu'il sera au pouvoir... après, à la bonne heure, tu pourras l'abimer tant que tu voudras (*A Madelon*). Madelon, veille un peu au guichet, je vais conduire l'officier jusqu'au chemin de ronde.

MADOLON. Soyez tranquille mon oncle.

Il sortent.

SCÈNE III.

MADOLON, seule. Ah ! Dieu de Dieu ! s'il n'y avait que cette porte là à traverser pour être dans la ville, je crois que je leur donnerais à tous la clé des champs... c'est que j'suis sûre qu'il n'est tous honnêtes gens ici... y a peut-être des capucins... Paur' frères onpuois, c'est pour le coup qu'ils sont enfoncés ! Si ce n'est pas une horreur d'faire mourir les gens par qu'ils n'sont pas d'tot' opinion... Moi, pour être juste... si j'tenais les républicains, j'les f'rais tous pendre... J'suis du parti des modérés... c'est que je n'a cache pus mon opinion... l'la érie à qui veut l'entendre... Dieu ! le citoyen Lenoir !... vive la nation ! vive la république !

SCÈNE IV.

MADOLON, LENOIR.

LENOIR. C'est bien, petite, voilà de bons sentiments...

MADOLON. C'est les miens citoyen... la république l'une et invisible, je me ferais z'hacher pour elle... (*A part.*) Comme je suis politique... (*Haut*) Permetts, citoyen, que je t'offre ce bouquet d'oreilles d'ours.

LENOIR. Des fleurs... c'est bon pour des pi-devants.

MADOLON. Pardon, je croyais que le coquelicot était antérieur à la noblesse ; mais j'entends mon oncle qui revient... Ohé... ohé... tiens donc citoyen mon oncle, le représentant Lenoir est là.

SCÈNE V.

LES MÊMES MARIAC.

MARIAC. Citoyen, excuse, on ne peut pas suffire à la besogne... les prisons s'encombrent.

LENOIR. Sois tranquille, on fera bâtir...

MARIAC. A-t-on donc avancé aujourd'hui le moment de l'audience du tribunal révolutionnaire.

LENOIR. Non.... comme hier, et la séance

se tiendra dans une des salles de la prison....

MARIAC. La liste des accusés est-elle dressée ?

LENOIR. Tiens, la vois... Fais descendre Cécile Clairville. Veille aussi à ce que ta nièce ne fasse pas de trop longues séances dans la prison... il ne convient pas que des femmes restent ici... le bon ordre et la morale le veulent.

MADOLON (*A part.*) Tartuffe ! (*Haut.*) Je vais aller voir un peu ce qui se passe à la Municipalité... Enfoncés les Capets... Les vrais vrais Français, c'est les rouges de la section du Pont-aux-Choux ! Vivent les rouges !...

Elle sort.

SCÈNE VI.

LENOIR seul.

Hortense va venir... Depuis trois jours que je l'ai fait écrouer dans cette prison, mes fonctions auprès du tribunal révolutionnaire m'ont empêché de la voir... Je ne suis pas fâché de ce retard. Les réflexions qu'ont dû lui inspirer l'aspect sinistre de ces lieux ne peuvent qu'être favorables à mes desirs. Elle sait qu'elle paierait de sa vie les nouveaux dédains qu'elle m'en ferait essuyer. Je dois compter sur son obéissance à mes volontés. La voici...

SCÈNE VII.

LENOIR, HORTENSE, MARIAC.

MARIAC. Approche là, ci-devant, le citoyen Lenoir veut t'interroger.

LENOIR *d* Mariac. Que le passage de ce guichet soit interit à tout le monde pendant l'interrogatoire que je vais faire subir à Cécile Clairville.

Mariac sort.

SCÈNE VIII.

HORTENSE, LENOIR.

HORTENSE, *d part.* Encore cet homme ! J'espérais mourir avant de le revoir.

LENOIR. J'ai tardé à me rendre en ces lieux, Hortense, mais le temps passé loin de toi n'a pas été perdu, je l'ai employé à assurer ta grâce ; maintenant, tu n'as plus rien à craindre.

HORTENSE. Que dites-vous, Monsieur ?

LENOIR. Tu ne paraîtras pas devant l'impitoyable tribunal. Avant une heure, tu seras rendue à la vie et à la liberté.

HORTENSE. Il serait vrai ?

LENOIR. Pourvu que ce soit à moi que tu consentes à consacrer l'une et l'autre... Deviens la maîtresse de mon cœur, tes fers vont tomber et les plaisirs de l'opu-

lance vont succéder aux angloises de la prison...

HORTENSE. Arrêtez, Monsieur... cessez un discours qui m'outrage, ô ciel ! m'offrir la vie à de pareilles conditions... vous ai-je donc jamais donné le droit de me mépriser à ce point ?

LENOIR. Songes-y bien. Tu as pris la place et le nom d'une proscrite ; tes déclarations, les injures, les actes, les procès-verbaux ont consigné l'identité. Enfin tu es Cécile Clainville accusée de haute trahison.

HORTENSE. Je le sais, Monsieur, et je serai digne du nom que j'ai usurpé.

LENOIR. Lorsque dans l'auberge de Meux je consentis à ta ruse, tu me fis la promesse...

HORTENSE. D'être à vous où à l'échafaud.

LENOIR. Eh ! bien ?

HORTENSE. C'est à l'échafaud que je me donne.

LENOIR. Insensée, as-tu compté avec ton courage pour espérer accomplir une pareille résolution. Crois-tu qu'il y ait assez de force dans ton faible cœur ; pour braver les tortures du supplice ? envisageras-tu de sang froid la hache fatale suspendue sur ta tête... non tu ne le pourras ; à l'affreux aspect du bourreau, ton secret s'échappera malgré toi de ton sein ; ta bouche trahira ton cœur... mais il sera trop tard, alors.

HORTENSE. Quelqu'épouvantable que soit le sort qui m'attend, vous ne verrez pas ployer mon âme sous la crainte de le subir. Non, ma Cécile, je m'effacerai pas par une lâcheté le baptême d'amitié qui me transmet le nom de la fille du général Clainville. Vous me proposez de m'ouvrir les portes de mon cachot et moi je vous demande en grâce de les fermer sur moi.

LENOIR. Mais c'est du délire... de la démence.

HORTENSE. C'est de la probité et de l'honneur. Ces deux mots-là pourront se graver sur ma tombe, car je n'aurais donné à personne le droit de flétrir ma vie maintenant monsieur, faites votre devoir, que vous soyez ici l'accusateur, le juge ou le bourreau.

LENOIR. Eh bien ! qu'il soit fait comme tu le veux, dans un moment ton repentir sera impuissant. Le tribunal révolutionnaire va s'assembler, c'est moi qui remplirai le rôle d'accusateur.

HORTENSE. Et moi, j'invoquerai la justice des juges.

LENOIR, appelant. Mariac L. rends-moi la liste des accusés qui doivent paraître aujourd'hui devant le tribunal : j'y ai ou-

blié un nom... celui de Cécile Clainville. Suis-moi.

Ils sortent.

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule.

Le monstre ! Je n'avais que trop pressenti ses infâmes projets... Me voici livrée à sa rage ! elle sera puissante ! mais je la brave... il y aura sans doute quelque sentiment de justice dans le cœur des autres juges, ils prendront pitié de moi, ils ne m'enverront pas à la mort. Charles ! Charles ! ton nom m'attache encore à la vie.

SCÈNE X.

HORTENSE, MADELON, CÉCILE, BOUQUETIÈRES, MARIAC.

MADAMON, frappant au guichet. Mon oncle, les bouquetières de la section veulent à toute force vous offrir des fleurs, et trinquer avec vous... avec toi.

MARIAC. Parbleu j'ai bien le temps au moment où le tribunal s'assemble.

MADAMON. Ah ! dam ! tant pis, tire-toi de là comme tu voudras, les v'là... (*Allant à Hortense.*) Mam'selle Hortense, une grande surprise que je vous ménage... Une visite...

HORTENSE. Que veux-tu dire ?

MARIAC aux bouquetières. Dans un moment je serai à vous, mais le service avant tout. Le représentant Lenoir m'attend au tribunal.

Les bouquetières se placent au fond de la scène, et Cécile s'approche d'Hortense qui la reconnaît.

HORTENSE (*bas.*) Ciel !... Cécile !

CÉCILE. Hortense !...

MADAMON aux bouquetières. En attendant que l'oncle donne audience, allons, citoyennes, vider une fiole à la cantine et trinquer à la nation.

LES BOUQUETIÈRES.

Où, à la nation.

Elles sortent.

SCÈNE XI.

HORTENSE, CÉCILE.

HORTENSE. Cécile, que viens-tu faire en ces lieux ?

CÉCILE. Empêcher ton sacrifice de s'accomplir. As-tu pensé un moment que je consentirais à te voir accepter des dangers qui ne sont que pour moi seule ; il faut que tes fers deviennent les miens... Les cachots sont mon partage... mon âme aurait honte de mettre plus longtemps ton héroïsme à l'épreuve.

HORTENSE. Silence... silence, Cécile ; que ces murs n'aient pas d'échos pour te

demande... Pourquoi perdre dans un pareil débat des instans qui seraient précieux en les employant à réaliser les projets que nous avons formés en entreprenant notre voyage. Il s'agissait de demander la grâce de ton père... l'as-tu oublié?

CÉCILE. Le représentant auprès duquel nous pourrions espérer protection est absent; il revient aujourd'hui... Ecoute-moi, Hortense, je vais me faire connaître ici. Tu seras libre, et tu iras intercéder en notre nom pour obtenir la grâce du plus généreux des hommes.

HORTENSE. Y pense-tu bien... N'est-ce pas plutôt la fille du proscrit qui doit aller plaider cette noble cause? mon cœur serait-il aussi éloquent que le tien?... La conviction sortira mieux de ta bouche... chaque phrase, chaque mot de toi brisera l'anneau par anneau la chaîne de la victime... Cécile, une fille qui prie pour son père, doit attendre les tigres les plus féroces...

CÉCILE. Mais tes dangers...

HORTENSE. Ne sont rien... Quelques jours de captivité, voilà tout.

CÉCILE. Tu ébranles ma résolution. Tu jettes du doute dans mes volontés partagées entre un double devoir.

HORTENSE. Obéis au plus impérieux; va sauver ton père.

CÉCILE. Eh bien, je t'obéirai, et si les événemens trompent notre attente, si aucun espoir ne nous reste, je reviendrai... malgré toi, je parlerai... Je dirai: c'est moi qui suis la fille du proscrit... l'autre est Hortense, et alors tu me rendras mes fers, n'est-ce pas?...

HORTENSE *à part*. L'on va venir me chercher pour paraître devant le tribunal, il faut s'éloigner. Ecoute, Cécile; il te faudra peut-être de l'or pour pénétrer jusqu'au représentant... Au moment de notre séparation, c'est moi qui portais notre fortune... Madelon, conduis Cécile à ma chambre... prends adroitement la petite somme que contient ma cassette.

CÉCILE. Que ne m'accompagnes-tu?

HORTENSE. Voilà le geôlier... (*Avec émotion.*) Je donnerais des soupçons... (*Allant à Mariac.*) Va, mon amie, suis cette jeune fille. Je sais que c'est moi que vous venez chercher.

Elle se tourne vers Cécile et lui sourit. Cécile et Madelon sortent.

SCENE XII.

HORTENSE, MARIAC, puis LENOIR.

HORTENSE. Faut-il vous suivre?

MARIAC. Un moment; le représentant

Lenoir a voulu encore s'adresser une question avant de te faire comparaître... Le Voici.

Il sort.

LENOIR *à Hortense*. La cloche annonce l'heure qui va être fatale à plus d'un ennemi de la nation... Tu l'entends, citoyenne, elle t'appelle devant tes juges.

HORTENSE. J'attends avec calme l'arrêt de la justice des hommes.

LENOIR. Ce tintement lugubre n'ébranle-t-il pas un peu ta résolution? Ce signal n'a-t-il rien d'effrayant pour toi?

HORTENSE. Il doit moins épouvanter l'accusée que le juge qui voudrait sacrifier sa conscience à la haine...

LENOIR. Il en est temps encore; un mot de toi, et je détourne la sentence.

HORTENSE. Je ferai mon devoir, allez remplir le vôtre.

LENOIR *d'une voix forte*. Que Cécile Clainville soit amenée devant ses juges.

Mariac rentre et eunnème Hortense entre une haie de gardes. Au moment où elle disparaît, Charles revient de sa ronde.

SCENE XIII.

CHARLES *seul*.

Je n'ai pu découvrir Cécile. Ici toute question aux geôliers serait dangereuse, et les geôliers ne me quittaient pas dans ma ronde, comme s'ils eussent soupçonné mon désir de demander aux captifs des renseignements sur le sort de la fille du général.

SCENE XIV.

CHARLES, MARIAC.

MARIAC. Maintenant, je puis aller à la cantine recevoir les bouquets des braves citoyennes qui jugent à propos de me décerner une récompense nationale; c'est quelques chopines d'eau-de-vie que ça me coûtera. Pendant ce temps-là, on aura le temps d'expédier le procès de la citoyenne Clainville.

CHARLES *à part*. Le procès de Cécile... MARIAC. C'est parbleu un beau brin de fille! Il serait à désirer pour elle qu'elle donnât dans l'œil à un de nos magistrats, ça la sauverait peut-être... Ah! mon Dieu! mais il y a du charivari aujourd'hui parmi les spectateurs du tribunal... (*On entend crier à bas l'aristocrate!*) Écoutez donc, citoyen capitaine.

CHARLES *à part*. Le peuple égaré pousse des cris de joie en voyant une victime!

MARIAC *écoutant encore*. Oh! comme les juges vont vite! ils pressent la besogne... ils en sont déjà à l'arrêt.

CHARLES. A l'arrêt !... (A part.) Puisse-t-il être favorable !

On entend retentir des cris de joie et des battements de mains.

MARIAC. C'est fini, elle est condamnée.

CHARLES. Condamnée !...

Il s'assied sur un banc, visiblement ému.

MARIAC tirant sa liste. Il ne faut pas faire languir les juges... Au tour d'un autre.

Allops chercher le second inscrit sur la liste.

Il sort.

SCÈNE XV.

Hortense est ramenée par un greffier qui s'éloigne aussitôt. Charles, accablé par sa douleur, est sur le banc.

HORTENSE. La mort !... ils l'ont prononcée !... (Elle cherche des yeux.) Et Cécile est-elle partie ?... De quel le savoir ? à qui le demander ?... Qui me dira si elle a franchi le guichet ?... Peut-être cet homme... ce militaire....

CHARLES sortant de sa rêverie. Ciel ! Hortense !...

HORTENSE se jetant dans ses bras. Nomme-moi Cécile, entends-tu, c'est Cécile que tu presses sur ton cœur, Cécile condamnée à mort, heureuse de te retrouver et ne demandant plus rien au ciel, puisqu'elle peut te revoir avant de quitter ce monde.

CHARLES. Mais quel affreux mystère tantes-tu encore à me dévoiler ?

HORTENSE. Ton amante, ton épouse accomplie le sacrifice de l'amitié... Oh ! ne vas pas lui rappeler les sermons de l'amour, ils sont brisés par l'arrêt qui frappe la fille de notre bienfaiteur... N'est-ce pas, il n'y a pas de choix... Il fallait mourir pour elle....

CHARLES attendri. Mon amie....

HORTENSE. Tu pleures, Charles... Ah ! éloigne-toi, tu ébranlerais ma force....

CHARLES. Écoute une seule parole : Cécile est fugitive loin d'ici ; le jugement qui la frappe ne peut l'atteindre. En te faisant connaître, la loi n'aurait aucune victime à frapper.

HORTENSE. Ne cherche pas à corrompre mon âme ; fortifie-moi au contraire contre ma propre faiblesse.... Ne donnerais-tu pas tes jours pour le bienfaiteur qui a pris soin de ta jeunesse. Ne lui abandonnerais-tu pas toutes tes illusions d'amour, tous tes rêves de félicité ?... Ton vieux père a donné sa vie pour eux, laisse-moi continuer son œuvre.

CHARLES. Eh bien, Hortense, Charles sera de moitié dans le sacrifice. Que ferait-il sur une terre où tu ne serais plus ? qui le soutiendrait sans l'espoir de ta possession ? Ces insignes d'honneur dont

la nation a récompensé quelques services, je les foule aux pieds ; cette arme qu'elle m'a remise sera brisée contre mon sein.

HORTENSE. Tu vivras, mon Charles ; il faut assurer la suite et le repos de Cécile.... entends-tu.... c'est le dernier vœu d'une âme que Dieu rappelle à lui... Ciel ! Cécile !... Elle ne s'est pas encore éloignée !

CHARLES. Elle ici !

HORTENSE. Charles, soyons dignes l'un de l'autre ; si d'un mot tu cherchais à détruire mon ouvrage, ma dernière pensée serait une malédiction pour toi... Cécile ne connaît point l'arrêt qui la condamne, qu'elle l'ignore jusqu'à demain.

SCÈNE XVI.

LES PRÉCÉDÉS, CÉCILE, MADELON.

HORTENSE. Cécile, le ciel nous a envoyé un ami fidèle.... Charles est là ; il se charge, à l'aide de ses protections, de te lever les difficultés qui s'opposeraient à tes démarches ; n'est-ce pas, Charles ?

CÉCILE. Mais qu'as-tu donc, Hortense ? comme tes traits sont altérés !...

HORTENSE. L'émotion causée par l'apparition de Charles ..

CÉCILE. Charles, vous êtes aussi abattu... il y a des larmes dans vos yeux .. on me cache quelque mystère....

HORTENSE. Pars, au nom du Ciel, éloigne-toi.. le salut de ton père l'exige.

CÉCILE. Songe bien Hortense que demain, je viendrai reprendre mes fers... qu'alors aucun motif ne pourra me forcer à quitter de nouveau cette demeure.

HORTENSE. Oui... oui... demain... reviens....

Elle l'embrasse.

MADÉLON, bas à Hortense. Garde à vous, voilà le greffier qui vient vous lire votre sentence.

HORTENSE. Charles, emmène Cécile...

CÉCILE. Non, je veux rester....

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, MARIAC, LE GREFFIER.

MARIAC. Citoyenne, le greffier vient te signifier ton arrêt.

CÉCILE. Son arrêt.

Musique en sourdine et lugubre.

LE GREFFIER lit. « Le tribunal révolutionnaire, assemblé pour connaître des crimes commis contre la sûreté de l'Etat, après avoir entendu la défense de la fille Cécile Clainville. La condamne à la peine de mort. »

CÉCILE. La mort !

MARIAC, à Hortense. Suis-moi, citoyenne !

CÉCILE. Arrêtez ! arrêtez ! vous allez frapper une tête innocente... Ce n'est pas elle, c'est moi qui suis Cécile, la fille du général Clainville.

MARIAC, LE GREFFIER. Que dit-elle ?

HORTENSE. Ne la croyez pas, Messieurs !
CÉCILE. Elle, c'est Hortense, c'est mon amie...

HORTENSE. Je te devine, tu voudrais me sauver au prix même de tes jours ; un pareil dévouement nie touche sans m'étonner ; mais il ne s'accomplira pas. (*d Mariac*) Je suis à vous, Monsieur.

CÉCILE, l'arrêtant. Non... non... tu ne sortiras pas... Je suis Cécile ! je suis Cécile !

cile ! c'est moi qu'il faut conduire à la mort...

HORTENSE. Monsieur, sa douleur me déchire l'âme, par grâce, faites-la conduire hors de cette prison.

MARIAC, d Cécile.

Allons, jeune fille,

CÉCILE. C'est un crime que vous allez commettre.

MARIAC, aux gauchetiers. Eloignez-là...

CÉCILE. L'on ne m'arrachera que morte de ces lieux.

Les gauchetiers la saisissent et la font sortir... Hortense fait un pas pour suivre Mariac. — Le rideau tombe.

Fin du troisième acte.

ACTE IV.

Le théâtre représente une salle d'une des municipalités de Paris. Lenoir, premier officier municipal, occupe ce domicile, un grand balcon donne sur la place publique. Sur la cheminée, une pendule.

SCÈNE I^{re}.

LENOIR.

Que la nuit m'a semblé longue... Enfin le jour est arrivé où cette Hortense recevra le prix de sa haine pour moi. Condamnée hier, elle va périr aujourd'hui... mais à quoi pensent donc les agents de l'exécution... quel retard... déjà le cortège devrait être en marche... et, de mes fenêtres, qui dominent la prison, je n'aperçois aucun préparatif... Ils savent cependant qu'il faut au moins vingt minutes pour parcourir la distance de la geôle à la place de l'exécution... Ah ! je respire, la porte de la prison s'ouvre... la victime franchit le dernier guichet... elle monte dans le char fatal... (*On entend des voix du peuple.*) que Satan la conduise... quand l'aiguille de la pendule marquera trois heures, Hortense aura vécu. (*Aux balcon.*) Elle s'éloigne. (*Il s'assied.*) Ma haine sera donc bientôt satisfaite.

SCÈNE II.

LE DOMESTIQUE, LENOIR.

LE DOMESTIQUE. Citoyen, voici des lettres, l'une d'elles m'a été remise presque mystérieusement par un messenger qui aussitôt, a disparu.

LENOIR. Donne. (*Le domestique sort, il lit la lettre.*) Pas de signature... sans doute, la répétition de ces fréquentes menaces anonymes dont on cherche à effrayer mon

dévouement. (*Il lit.*) « Citoyen, je te donne avis des bruits qui circulent et semblent préparer une catastrophe dans laquelle vous et les nôtres seromez arqués comme victimes... La Convention paraît vouloir lever la tête et renverser notre pouvoir, nos chefs les plus marquants sont, dit-on, menacés d'être mis hors la loi, et déjà ils sont à l'abri des poursuites. Adieu, un de tes fidèles agents. » Est-ce un piège pour éprouver mon courage, ou me faire abandonner ma place d'officier municipal, d'aut un des protégés de la Convention a peut-être envie... ou bien le danger est-il réel... N'importe, il ne peut être encore imminent... Il sera temps de préparer ma fuite...

On entend du bruit à la porte. Il appelle. Cécile entre.

SCÈNE III.

CÉCILE, LENOIR.

LENOIR. Cécile Clainville !... Qui peut t'amener vers moi, citoyenne ?

CÉCILE. Mon devoir... vous savez que Cécile Clainville condamnée par ses juges, n'est pas dans les fers. Vous l'ignorez pas qu'une autre a usurpé ses droits à la mort... cette autre c'est mon amie, mon Hortense. Séparées par vos ordres lors de son arrestation, j'ai pu enfin pénétrer vers elle. J'ai réclamé mes chaînes, j'ai voulu qu'on me restituât mon nom et mes périls en mettant fin au plus noble des sacrifices, ce fut en

vain. Pendant ce débat auquel la justice des hommes refusa son appui, une sentence de mort fut prononcée... Alors, j'ai couru chez ces hommes de sang qui tiennent leurs glaives suspendus sur les têtes des vieillards et des vierges. Je me suis jetée aux genoux du premier magistrat... Je l'ai trouvé moins cruel qu'on me l'avait dit, car son premier acte de pitié fut d'abord la grâce de mon père.

LENOIR. Le colonel Clairville...

CÉCILE. La liberté va lui être rendue, et c'est Charles... officier de service près du magistrat que mes larmes ont attendri, qui a été chargé de briser les fers de mon père pendant que je venais travailler à la liberté d'Hortense. Il dépend de vous seul maintenant qu'Hortense devienne libre. Ému par mes paroles, et par le récit de l'acte de dévouement de mon amie, voici ce que le magistrat du peuple m'a dit... Jeune fille, ton amie vivra, et voici votre grâce à toutes les deux. Va trouver l'officier municipal Lenoir qu'il appose son visa à ma signature, et les cachots s'ouvriront pour laisser sortir ton amie, et il m'a rendu cet acte en ajoutant hâte-toi... car notre justice est prompte, et ce soir, il ne serait peut-être plus temps.

LENOIR, à part. Heureuse pensée, j'ai fait avancer l'heure de l'exécution... (Regardant la pendule.) Gagnons du temps...

CÉCILE, tendant le papier. Citoyen, Hortense souffre... et moi, je souffre bien d'avantage encore.

LENOIR. Rien n'est désespéré, jeune fille... les desirs du président seront satisfaits... c'était un beau dévouement que celui de ton amie... quel malheur si la mort en eût été l'unique récompense...

CÉCILE. Mais de grâce signez. Le magistrat a dit : La justice est prompte... Ah ! si elle allait trop se hâter...

LENOIR. Craintes puériles. (À part.) Encore quelques minutes, et toute tentative pour la sauver deviendra inutile.

CÉCILE, avec violence. Ah ! mon Dieu !... que vous y mettez de délai.

LENOIR, regardant la pendule. Sois satisfaite... (Il regarde la pendule. Je vais signer...

Il signe.

CÉCILE, prenant le papier. Ah ! citoyen, Cécile ne médiera plus de la bonté de votre cœur.

LENOIR. Un moment... Ton impatience allait me faire oublier qu'il faut que ce mandat de mise en liberté soit revêtu du timbre municipal, autrement il n'aurait aucune force.

CÉCILE. Ah ! mon Dieu !... et il faut aller encore le solliciter.

LENOIR, avec douceur. Non, jeune fille. C'est moi qui en suis dépositaire... dans une minute, je reviens... il est là... dans mon cabinet.

CÉCILE, pleurant. Ah ! mon Dieu !... mon Dieu... encore un obstacle un délai.

LENOIR. Enfant... que peux-tu craindre ?

CÉCILE. Hâtez-vous donc... hâtez-vous... Je vous le demande à genoux.

Lenoir entre dans son cabinet.

SCENE IV.

CÉCILE, seule.

Mon Hortense... Je vais donc te sauver... revoir en même temps mon père et mon amie... Oh ! ce sera à la fois trop de bonheur pour mon âme... Mais comme il tarde donc. (Elle écoute.) Il me semble que j'entends comme les pas de quelqu'un qui s'éloigne... si d'autres occupations venaient le distraire, et puis si cet homme avait conservé de la haine contre notre famille, contre Hortense... Oh ! ce serait trop infâme. (Elle écoute encore.) Il ne revient pas... le temps s'écoule. (Elle va au balcon.) Cette porte résiste, elle est fermée de l'autre côté. (Elle écoute encore, à ce moment on entend un cri public crier. Demandez les détails de l'exécution qui va avoir lieu à l'instant de la ci-devant noble Cécile Clairville, atteinte et convaincue de conspiration avec les ennemis de la nation.) Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! l'instant fatal approche... quelques minutes encore, et il ne sera plus temps... Dans cet instant, Cécile est entre les mains des bourreaux... c'est pour moi que son sang va couler... que faire. (Elle appelle.) Citoyen Lenoir... citoyen Lenoir... (Elle frappe à coups redoublés.) Au nom du ciel ouvrez... ouvrez... J'entends quelqu'un... c'est lui.

SCENE V.

CÉCILE, LENOIR.

CÉCILE. Ah ! venez donc, monsieur... venez donc... ils annoncent déjà sa mort. entendez-vous la voix de ce crieur public. Vite, vite... le cachet sur cette grâce... que je vole à la prison avant que le malheureux... eh bien ! vous hésitez... où est de ce timbre, ce cachet ?

LENOIR. N'as-tu pas entendu le crieur public ? La coupable a reçu son châtiment.

CÉCILE. Hortense...

LENOIR. Morte.

CÉCILE. Morte !

LENOIR. Sous le nom de Cécile Clairville.

CÉCILE. Ah !

A ce moment, les cris du peuple se font entendre.

Elle est sauvée ! elle est sauvée !

CÉCILE. Sauvée !

Un domestique effrayé remet un papier à Lenoir.

LENOIR. Ciel... notre parti succombe...

Prenons mes effets les plus précieux...

Le domestique sort.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES, arrivant le sabre à la main, HORTENSE, PEUPLE.

Hortense, évanouie, est portée par des femmes du peuple. Cécile est sur le balcon et exprime par sa pantomime l'incertitude où la laisse la vue du corps d'Hortense.

CHARLES, designant Lenoir. Arrêtez cet homme; il est mon prisonnier. (à Cécile.) Cécile, une heureuse révolution a brisé l'échafaud où elle allait monter, et pros- crit le régime sanglant qui pesait sur la France.

On entend crier : Vive la nation !

LENOIR, à part. Je suis perdu.

CHARLES. Entendez-vous ? le peuple manifeste la joie qu'il éprouve de voir enfin notre belle patrie libre du joug de la ter- reur...

CÉCILE. Mon Hortense, reviens à toi... c'est Cécile qui t'appelle...

HORTENSE, revenant à elle. Que vois-je ? Cécile, Charles et plus de fers... plus de

geôliers... où suis-je donc... Oh ! mes amis... il me semble que je faisais un rêve affreux...

Elle regarde autour d'elle, et tombe dans les bras de Cécile.

CÉCILE. Nous sommes réunis.

HORTENSE, s'est levée, apercevant Lenoir, elle fait un pas en arrière et cache sa figure dans ses mains. Encore cet homme.

CHARLES. Lui et les siens ne sont plus à redouter, la Convention nationale a ren- versé leur puissance.

On entend Lenoir.

CÉCILE. Charles, allons au-devant de mon père. Peut-être quelques nouveaux dangers menacent-ils ses jours.

CHARLES. Ne craignez rien mademoiselle Cécile. Dans un instant mon général va nous joindre. (Au peuple et aux soldats.)

Mes amis nous occuperont cette salle de la municipalité jusqu'à l'arrivée du nouveau magistrat nommé par la Convention, et après avoir prêté main-forte au rétablisse- ment des lois, nous volerons à la frontière rejoindre nos frères sous les ordres du brave général Clainville, à qui la Conven- tion a rendu l'épée que des traîtres lui avaient enlevée. Et prouverons aux enne- mis que l'étendard de la liberté rend in- violable et invincible le sol de la patrie.

TOUT LE PEUPLE. Vive la nation !

FIN.

66778